

HISTOIRE DE L'ART DE LA GUERRE

Hans Delbrück

VOLUME IV Livre IV La Période des Armées Nationales

Chapitre 1 : Révolution et invasion

Après la conclusion de la guerre de Sept Ans, les formes politiques de l'Europe sont tombées dans une sorte de moule rigide. La énorme lutte de ces sept ans s'était terminée sans aucun changement territorial en Europe et sans changement dans les relations des grandes puissances. Ces puissances avaient réalisé qu'elles étaient incapables de se surmonter mutuellement. Des efforts ont été faits pour parvenir à un accord sans recourir aux armes. La première division de la Pologne, qui a pris à la Pologne la Prusse-Occidentale, la Galice et de grandes zones frontalières orientales, a été réalisée par le biais de négociations diplomatiques. Ce qui est vrai pour la politique l'est également pour la stratégie et la guerre en général. Nous avons vu comment Frédéric le Grand s'approchait de plus en plus du pôle de manœuvre pendant la guerre de Sept Ans. Lors des deux dernières campagnes, en 1761 et 1762, et également lors de la guerre de succession de Bavière en 1778, il n'a plus mené de batailles - en 1762 bien qu'il ait une supériorité numérique et en 1778 même si sa force était à peu près égale à celle de l'ennemi. La théorie a suivi ce même chemin. On croyait qu'on pouvait complètement s'éloigner de la décision par la bataille, et la méthode de manœuvre pure a été développée, comme cela avait déjà été fait ici et là à une époque antérieure.

Fasch, *Règles et Principes de l'Art de la Guerre (Regeln und Grundsätze der Kriegskunst)*, (1771) cite les propos suivants de Turpin de Crissé : « Un général ne doit jamais se laisser forcer à une bataille et ne doit pas livrer combat sauf en cas de nécessité. Mais s'il décide de le faire, il doit avoir l'intention d'épargner le sang humain plutôt que de le répandre. »

Le capitaine saxon Tielcke enseignait en 1776 que non seulement les coutumes étaient raffinées par les sciences, mais « que plus la tactique atteint son véritable sommet et sa perfection et que les officiers acquièrent plus de perspicacité et de force, moins les batailles, et en effet les guerres elles-mêmes, deviendront fréquentes ».

Le général Lloyd, un Anglais qui a servi dans les armées française, prussienne, autrichienne et russe et a composé le premier ouvrage complet et analytique sur la guerre de Sept Ans, a écrit en 1780:

« Les généraux avisés préféreront toujours fonder leurs mesures sur ces éléments (connaissance du terrain, de la science des fortifications, de l'art du camp et des marches) plutôt que de laisser les affaires dépendre de l'issue incertaine d'une bataille. Celui qui comprend ces choses peut initier des opérations militaires avec une rigueur géométrique et peut mener la guerre en permanence sans jamais avoir à être contraint de combattre. »

Lloyd n'était en rien un homme ordinaire et insignifiant. Par exemple, il a très bien exprimé le fait que le seul but raisonnable de toutes les manœuvres est de rassembler à un seul point plus de puissance de feu que l'ennemi.

L'intelligent auteur militaire français, le comte Guibert, qui a écrit des œuvres largement lues sur la tactique et a été reçu très cordialement par le roi Frédéric et a été autorisé à observer les manœuvres prussiennes en 1773, est également censé avoir écrit en 1789 que les grandes guerres étaient terminées et qu'il n'y aurait plus de batailles. (Je n'ai cependant pas pu trouver le passage.)

Puisque la guerre devait être menée par manœuvres, des principes, règles et recettes étaient recherchés pour cet art. Des études géographiques ont été réalisées afin de déterminer où se trouvaient des positions difficiles à attaquer pour l'ennemi et en même temps facilement accessibles pour apporter les nécessités à sa propre armée. Les positions particulièrement avantageuses de ce type ou les forteresses étaient appelées clés du pays. Il a été déterminé que des rivières ou des montagnes séparaient les pays en 'secteurs' distincts et qu'une armée de campagne devait d'abord s'assembler près de ces caractéristiques géographiques avant de les traverser. Les formes et règles de tactique et de guerre de fortifications ont été intégrées dans la stratégie. Les régions étaient considérées comme des rideaux et des bastions d'une forteresse. L'idée qu'un corps de troupes

devait se protéger contre une attaque par l'arrière au combat était également appliquée à la stratégie, où, dans certaines circonstances, l'exact opposé est vrai—à savoir, lors des occasions où il est possible de vaincre l'ennemi d'un côté avant qu'il ne soit proche de l'autre côté et capable d'intervenir, tandis qu'une attaque par l'arrière est toujours directement efficace tant que le canon et le fusil peuvent tirer. Puisqu'il est avantageux au combat d'être en position plus élevée que l'ennemi, le principe stratégique a été déduit que la possession de points d'eau était d'une importance décisive. La région d'où une armée en opération tirait ses ravitaillements était appelée sa base, et des efforts ont été faits pour déterminer quelle devrait être la relation entre l'opération et sa base. La simple vérité que plus une armée est proche de sa base, plus elle peut être facilement approvisionnée était formulée en formules mathématiques savantes. La ligne menant de la base à sa propre armée jusqu'à l'armée adverse était appelée la ligne d'opérations ; si l'on reliait le point de l'armée opérationnelle aux extrémités de la ligne représentant sa base, cela produisait un triangle. C'était arbitraire mais semblait très important lorsque l'on enseignait que la distance d'une armée de sa base ne pouvait pas être plus grande que celle formant un angle de 60 degrés et pas moins au sommet du triangle.

L'*Histoire de l'art de la guerre* (*Geschichte der Kriegskunst*), par Johann Gottfried Hoyer (1797), qui, soit dit en passant, est très précieuse en tant qu'œuvre historique, indique l'attitude de l'époque à travers le fait que, dans une collection sur l'*Histoire des Arts et des Sciences* (*Geschichte der Künste und Wissenschaften*), cette œuvre a été classée comme une sous-catégorie des "mathématiques". L'art de la guerre était conçu comme étant l'application pratique de certaines lois mathématiques déterminées par la théorie.

La dernière branche dans cette direction était Dietrich Heinrich von Bülow, un frère du futur général Bülow von Dennewitz. Il tira la conclusion ultime de la nature de la stratégie de manœuvre en déterminant que l'objectif des opérations n'était pas l'armée ennemie mais ses dépôts. "Car les dépôts sont le cœur, dont, en blessant, on détruit les humains assemblés, l'armée." Il croyait qu'en manœuvrant stratégiquement sur les flancs et à l'arrière de l'ennemi, on pouvait neutraliser toute victoire que l'ennemi pourrait remporter avec des armes. Puisque l'infanterie ne faisait rien d'autre que de tirer et que la ligne de tir déterminait tout, les qualités morales et physiques n'entraient plus en considération, "car un enfant peut abattre un géant."

Aussi absurdes que fussent les idées précédentes, nous devons néanmoins toujours considérer que le concept de base, celui d'une stratégie pure de manœuvre, avait été le véritable résultat de la période militaire précédente. Ces auteurs, avec leur tendance à systématiser tout, ont néanmoins également créé quelques concepts, tels que "ligne d'opérations" et "base", qui se sont révélés très pratiques et ont été retenus par les théoriciens militaires. Le système militaire, qui était désormais devenu dépourvu d'âme et dont ces auteurs étaient les défenseurs, a également produit ces généraux, comme Saldern, qui réfléchissaient à des considérations telles que le fait de savoir si l'infanterie devait prendre soixante-quinze ou soixante-seize pas par minute, ou Tauentzien, qui, au milieu de la guerre de la Révolution, en 1793, ordonnait : "La queue doit tomber derrière la queue de veste et l'épée doit être haute au-dessus de la hanche ; deux boucles doivent être dans les cheveux avec une perruque"

Selon Hoyer, l'armée prussienne a fait un pas en avant dans la guerre de la Révolution lorsqu'elle est passée de la formation en triple rang de l'infanterie à celle en double rang, encore plus mince, mais durant les trois années de cette guerre - bien qu'il y ait eu beaucoup de combats - les Prussiens n'ont pas mené de véritable bataille. À quel point la vague approchante de la nouvelle période était suspecte est clair du fait qu'un certain nombre des ouvrages cités sont apparus alors que la nouvelle période était déjà à portée de main : l'*Histoire de l'art de la guerre* de Hoyer en 1797, et l'*Esprit du système de guerre* plus récent de Bülow en 1799.

Il ne s'était écoulé que trois ans depuis la mort du grand roi prussien lorsque le grand mouvement interne éclata en France, le mouvement qui allait progressivement entraîner toute l'Europe dans son tourbillon. Le facteur décisif pour la victoire de la révolution fut la défection de l'armée, son passage du côté royal au côté républicain. Cette victoire de la révolution, à son tour, modifia radicalement non seulement le caractère de l'armée, mais aussi les tactiques, et finalement la stratégie, et elle annonça une nouvelle période dans l'histoire de l'art de la guerre.

Les défaites répétées de l'armée française pendant la guerre de Succession d'Espagne n'ont pas significativement bouleversé sa structure, et sous Louis XV, la France a néanmoins réussi à accomplir le grand succès externe d'annexer la Lorraine. Le pays a ensuite fait deux autres puissantes tentatives pour s'élever à une position d'hégémonie sur le continent et en même temps contester la dominance coloniale des Anglais en Amérique et en Inde. La première d'entre elles était en alliance avec la Prusse, et la seconde, pendant la guerre de Sept Ans, était alliée à l'Autriche. Les deux efforts furent vains. L'armée était nombreuse et bien équipée, et il n'y avait pas de manque de courage personnel et de compétence de la part des chefs. Mais les généraux de cour qui commandaient l'armée française pendant la guerre de Sept Ans n'étaient pas capables de prendre les grandes décisions que la stratégie exige. Je crois que nous pouvons dire que l'étude des campagnes de la guerre de Sept Ans dans le théâtre d'opérations occidental est une très bonne préparation à l'étude des causes de la Révolution française. Non pas dans le sens que de grands abus ou violations de devoir dans la classe dirigeante et parmi les personnalités dirigeantes viendraient à la lumière. Aussi exclusivement aristocratiques que soient leurs idées, néanmoins la cour et les généraux étaient suffisamment impartiaux pour confier la position importante de général intendant de l'armée à un officiel bourgeois, du Verney, fils d'un tavernier, qui, même s'il y avait des plaintes à son sujet, a apparemment accompli beaucoup de choses. Mais partout, il n'y avait que de petits intellectuels au sommet, et le commandement de l'armée était restreint par des intrigues personnelles.

Les échecs et les défaites répétées que les commandants français ont subis ont consumé la structure morale de l'armée, sa discipline. En effet, l'armée française n'avait jamais été disciplinée de la même manière et dans le même sens que l'armée prussienne. En France, on ne connaissait rien de la rigueur et de l'exactitude des exercices prussiens, du soin constant qui y était appliqué à cette compétence, jour après jour. La discipline française avait toujours suffi à maintenir l'ordre externe et à mener les troupes au combat. Lorsque les troupes sont maintenant rentrées chez elles après la guerre de Sept Ans avec peu de gloire mais beaucoup de blagues amères et d'autocritique, il ne restait en général pas grand-chose en matière d'autorité militaire. Le ministre de la guerre, Saint-Germain, a fait un grand effort pour rétablir la discipline dans l'armée en introduisant, à la manière prussienne, le châtiment à l'aide de la lame à nu plutôt que la punition d'arrestation. Mais le corps des officiers et les soldats s'y sont opposés. Malgré les mauvaises éléments dont l'armée était principalement recrutée, les soldats n'étaient toujours pas prêts à accepter des coups, et les officiers se sont abstenus d'utiliser une procédure qu'ils n'approuvaient pas. Car l'esprit d'humanité qui émanait de la littérature française de l'époque avait également influencé la noblesse française, et la discipline était devenue laxiste non seulement dans le traitement des hommes mais aussi dans le corps des officiers lui-même. La rigueur que l'on souhaitait rétablir aurait dû imprégner du haut vers le bas, aurait dû, comme en Prusse, s'appliquer tout aussi strictement au corps des officiers qu'au soldat de troupe. Cela n'aurait pas pu être accompli par des ordres du ministre de la guerre et des références à l'exemple de la glorieuse armée prussienne.

En 1758, Saint-Germain écrivit au général intendant, du Verney : « La subordination est le lien qui unit les hommes et crée l'harmonie de la société ; là où il n'y a plus de subordination, tout tombe dans la confusion, et le chaos et le désastre suivent bientôt. » Mais tout autant que la discipline produit du pouvoir, le pouvoir est également un facteur de création de discipline. La monarchie bourbonnienne n'avait plus ce pouvoir, et alors que l'effort de Saint-Germain pour introduire une discipline plus stricte échouait, le mal devenait d'autant plus grand et l'esprit d'opposition se renforçait et se stimulait. Si l'on peut dire que l'absolutisme de Louis XIV avait restreint l'ancien esprit d'opposition défiant de la noblesse féodale, il n'avait néanmoins pas complètement éliminé cet esprit. À mesure que l'autorité royale reculait et était contestée, cette opposition renaissait également, car elle allait de pair avec la démocratie, et entraînait même le corps des officiers dans le mouvement d'opposition. Ainsi, en 1789, la monarchie n'avait plus d'armée à sa disposition pour soumettre le mouvement populaire, et le pouvoir public passait à l'Assemblée nationale, qui donnait à la nation une nouvelle constitution.

Selon cette constitution, l'armée devait rester une armée de mercenaires, comme auparavant. L'introduction du service militaire obligatoire a été presque unanimement rejetée comme étant despotique. Étant donné que la constitution reposait sur le principe de la séparation des pouvoirs, le contrôle de l'armée aurait dû rester, comme auparavant, sous la monarchie, le pouvoir exécutif. Cela était demandé par la doctrine, mais, comme c'est souvent le cas, la doctrine ne correspondait pas à la réalité. On disait que le roi en tant que chef de l'armée serait très dangereux pour la nouvelle liberté, et donc son autorité exécutive a été restreinte de diverses manières. Il devait nommer seulement une partie du corps des officiers ; l'autre partie devait être déterminée par un système compliqué d'ancienneté et d'élection. Dans un rayon de 37 miles autour du siège de l'Assemblée Nationale, le roi n'était pas autorisé à avoir des troupes autres que sa garde, qui ne pouvait pas dépasser 1 800 hommes. Les régiments étrangers devaient être dissous. De plus, en plus de l'armée permanente, il devait y avoir une seconde force armée, une milice citoyenne appelée la Garde Nationale, qui ne devait pas être à la disposition du roi mais sous le contrôle des bourgmestres élus par le peuple. Cette Garde Nationale représentait une force énorme, car tous les électeurs principaux étaient supposés lui appartenir.

Néanmoins, à la suite d'une réaction de l'opinion publique, le roi aurait sans doute repris les rênes en main si le mouvement interne n'avait pas été maintenant compliqué par une guerre étrangère.

Avec toutes ses divisions politiques et nationales, l'Europe est encore trop unie pour qu'un mouvement comme la Révolution française n'ait pas nécessairement suscité de fortes réactions même au-delà des frontières. Il n'est, bien sûr, pas correct de dire que les rois s'étaient unis pour étouffer la jeune liberté en France, mais néanmoins, ils cherchèrent à exercer une pression par des menaces, protégeant les émigrés, qui s'assemblèrent en grande masse aux frontières et refusèrent une entente amicale concernant les droits féodaux des princes allemands qui étaient encore en vigueur en Alsace. Tout cela fut pris par les démocrates français comme une raison de déclarer la guerre à l'empereur François, dont ils espéraient qu'elle ne ferait pas seulement renforcer leur esprit, mais ramènerait également en France l'ancien objectif d'ambition nationale, l'annexion de la Belgique. Mais l'Autriche reçut de l'aide de la Prusse, qui abandonna la politique frédéricienne et, maintenant, unie à l'Autriche et en opposition au bouleversement social en France, croyait pouvoir suivre de nouvelles voies menant au pouvoir et à la conquête.

À la suite de la révolution, l'armée française était tellement désintégrée qu'elle était pratiquement incapable d'agir. Le corps des officiers, qui avait lui-même été rebelle au début du mouvement, avait complètement perdu le sol sous ses pieds au fur et à mesure que la révolution avançait. La majorité des officiers, qui ne pouvaient s'accommoder aux nouvelles idées et conditions, quittèrent l'armée et le pays également.

Une invasion a eu lieu en Belgique, qui était à peine défendue, mais à la première vue d'un ennemi, les Français se sont dispersés, pensant avoir été trahis, et ont tué leurs officiers. Avant que l'armée autrichienne et les Prussiens n'arrivent, plus de trois mois se sont écoulés sans aucune action militaire. Entre-temps, l'armée française a été renforcée dans une certaine mesure par des levées de volontaires de la Garde nationale, mais la plupart de ces bataillons se sont avérés inutiles. Néanmoins, les Français ont tenu bon. L'armée prussienne sous le duc de Braunschweig, avec ses corps auxiliaires, comptait 82 000 hommes ; les Autrichiens, qui venaient de terminer une guerre contre les Turcs, étaient encore très faibles en Belgique, n'atteignant que 40 000 hommes. Pourtant, l'invasion a été entreprise avec l'espoir que la grande majorité de la population française était loyale à la maison royale et que les troupes allemandes seraient accueillies en libératrices. Cela s'est avéré être une illusion complète. Lorsque les Prussiens prirent Longwy et Verdun, le commandant français, Dumouriez, prit une position défensive derrière la région de l'Argonne et y tint bon, même après que les Prussiens aient complètement encerclé la position. Il avait 60 000 hommes, tandis que les Prussiens en avaient 30 000 le premier jour et 46 000 le deuxième jour. Le reste de l'armée était utilisé pour la sécurité contre les forteresses françaises à l'arrière qui n'avaient pas encore été capturées (Sedan, Diedenhofen et Metz). La question était de savoir si les Prussiens devaient risquer une bataille dans ces circonstances avec un front inversé. S'ils étaient battus, ils seraient exposés à

la destruction. Et même s'ils avaient été victorieux, ils auraient à peine pu avancer vers Paris, compte tenu de l'hostilité de la population. Bien sûr, les troupes françaises n'étaient pas capables d'attaquer, mais elles avaient un nombre supérieur et étaient bien équipées en artillerie. Avec un bon discernement et une détermination méritant la plus haute reconnaissance, Dumouriez s'était limité à la défensive et avait maintenu sa position. Après un échange d'artillerie qui a coûté aux deux côtés à peine 200 hommes (20 septembre 1792), les Prussiens ont décidé d'abandonner l'idée d'une attaque et de finalement se retirer.

Frédéric aurait-il entrepris l'attaque à Valmy ? Si nous considérons l'extrême audace de ses attaques à Kollin, Leuthen, Zorndorf, Kunersdorf et Torgau, nous pourrions très bien donner une réponse positive à cette question. Mais si nous considérons à quel point Frédéric a toujours mis en garde contre une pénétration trop profonde sur un territoire étranger - ce qu'il appelait le "point" - et comment une avancée en Bohême jusqu'à Budweis était déjà un tel "point" pour lui, et qu'il n'a jamais considéré sérieusement menacer Vienne, nous pourrions avoir des doutes sur cette question et nous abstenir d'attribuer cette décision à l'aspect subjectif de son commandement, pour lequel nous ne pouvons même établir aucune probabilité après coup.

Nous pouvons également poser cette question de manière opposée : était-ce la distorsion de la théorie, l'idée de mener une guerre sans effusion de sang, qui a formé la base de cette décision, ou, mieux encore, de cette indécision ? Ces concepts ont peut-être eu une influence psychologique, mais ils ne peuvent pas être considérés comme déterminants. Le point décisif était la réalisation qu'une opposition considérablement plus forte avait été rencontrée que celle à laquelle on s'était attendu ; que le soutien de la population française sur lequel on comptait ne s'est pas matérialisé, et que les envahisseurs étaient donc trop faibles pour une opération aussi énorme, comme l'aurait même considéré Frédéric lors de la marche sur Paris.

L'invasion avait échoué. Elle n'a pas été repoussée avec les ressources de la révolution, ni avec un levé armé de la population, mais principalement avec les restes de l'ancienne nation militaire royale, en particulier les ressources matérielles — les forteresses et l'artillerie. Même si cette ancienne nation militaire avait été mise en désordre et réduite par la révolution et que cette perte n'était pas du tout compensée par un petit nombre de volontaires et de bataillons auxiliaires, l'offensive prussienne-autrichienne était également beaucoup plus faible que les forces unies d'Eugène et de Marlborough ne l'avaient été autrefois. Ainsi, la conclusion stratégique de la campagne de 1792 était le résultat naturel des forces opposées, un résultat qui ne nous donne aucun fondement pour des reproches critiques ou des plaintes personnelles.

Chapitre 2 :

Les Armées révolutionnaires

Ce n'est qu'après que l'invasion a été repoussée qu'un nouveau système militaire, basé sur les nouvelles idées et conditions politiques, s'est progressivement formé en France.

Tout d'abord, l'armée mercenaire traditionnelle avait été renforcée par des bataillons de volontaires. Ils n'avaient pas encore été très efficaces pour repousser l'invasion. Mais lorsque Dumouriez se retourna contre les Autrichiens en Belgique après le retrait des Prussiens, il bénéficia d'un renforcement considérable grâce à ces volontaires, ce qui lui permit d'attaquer un corps autrichien de à peine 14 000 hommes à Jemappes près de Mons avec une supériorité numérique triple et une forte artillerie (6 novembre 1792). Néanmoins, les Français avancèrent seulement de manière très irrégulière sous le feu et furent d'abord repoussés par les Autrichiens, mais leur supériorité était néanmoins trop grande pour que les Autrichiens puissent exploiter leur succès. Ils évacuèrent le champ de bataille et durent finalement céder toute la Belgique aux Français.

La réaction est survenue quatre mois plus tard. Les Français ont été battus par les Autrichiens à Neerwinden le 18 mars 1793 et ont été repoussés au-delà de la frontière. À ce moment même, cependant, la Convention avait déjà décidé (le 24 février) de passer du recrutement volontaire à la levée obligatoire et avait d'abord appelé 300 000 hommes. Ils devaient être déterminés par les communes ou choisis par tirage au sort. Par conséquent, cette loi était déjà très proche d'une obligation de service universel, mais elle fut accueillie par la plus forte opposition de la part de la majorité du peuple français et fut rejetée. Lorsque le roi fut exécuté, la Vendée était restée calme, mais lorsque les fils de paysans devaient maintenant se battre pour la république antireligieuse, toute la campagne s'est soulevée, et bientôt les grandes villes provinciales de Lyon, Marseille et Bordeaux ainsi que plus de soixante des quatre-vingt-trois départements ont emboîté le pas. Seul le bassin de la Seine avec Paris et les zones du théâtre d'opérations sont restés obéissants à la Convention. Pendant que la France était menacée aux frontières par les armées autrichienne, anglaise, prussienne, piémontaise et espagnole, l'intérieur du pays était déchiré par une guerre civile menée avec une cruauté effroyable. Néanmoins, la république se tenait face à ses ennemis étrangers car les opposants se disputaient entre eux, et à l'intérieur du pays la république remportait des victoires parce que l'armée démocratisée avec ses bataillons de volontaires formés en 1791 et 1792 restait loyale. Le recrutement généralisé au printemps fut suivi avec succès en été par l'obligation militaire théoriquement universelle, la levée en masse (23 août 1793). Tous les hommes non mariés aptes au service âgés de dix-huit à vingt-cinq ans étaient enrôlés sans aucune substitution. L'armée fut ainsi portée au 1er janvier 1794 à une force, non d'un million de combattants, comme la légende le prétend, mais à 770 000 hommes, selon l'estimation du duc d'Aumale, et parmi ce nombre environ un demi-million d'hommes sous les armes se trouvaient face à l'ennemi extérieur.

Cela a donné une grande supériorité sur les armées mercenaires des anciennes puissances, et à Handschoten le 8 septembre 1793 et à Wattignies le 16 octobre 1793, les Français, avec un rapport de 50 000 contre 15 000, et 45 000 contre 18 000, respectivement, ont pu remporter des avantages. Mais ils n'ont pas encore gagné une véritable supériorité, car le gouvernement de la Terreur était incapable de mettre la grande masse en état. Parmi les 9 000 officiers de l'ancienne armée, deux tiers — environ 6 000 — avaient quitté les couleurs ; des anciens généraux, seuls trois — Custine, Beauharnais et Biron — restaient, et tous trois furent guillotins. Il était donc nécessaire de former un nouveau corps d'officiers à partir de la base. Cela était particulièrement difficile du fait que la Convention demeurait pendant longtemps méfiante vis-à-vis de l'ancienne armée royale et n'était donc pas prête à abolir les bataillons volontaires indépendants. Lorsque le général Custine, le conquérant de Mayence, dans un ordre du jour, menaça de fusiller les déserteurs, les mutins et les agitateurs, il fut réprimandé par le ministre de la guerre, Bouchotte, puisque l'homme libre rendait ses ordres effectifs non pas par la peur mais par la confiance entre ses frères. Custine répondit qu'il

était trop bon républicain pour considérer un idiot comme un dieu, même s'il était ministre. Suite à cela, Custine fut guillotiné. Le député Carnot, cependant, ancien capitaine appelé par le Comité de salut public en tant que ministre de la guerre en août 1793, a effectué la fusion des anciens régiments de ligne avec les bataillons volontaires, a reconstruit un corps d'officiers utile, et a réussi dans une certaine mesure à restreindre le désordre, le gaspillage et le détournement de fonds. Les éléments complètement inutiles furent de nouveau dispersés, et la guerre elle-même, pour ainsi dire, forma une nouvelle organisation militaire pour les Français en 1794, la troisième année de la guerre. Pendant cette période de transition, nous trouvons côte à côte des caractéristiques et des phénomènes opposés. Le général Élie rapporta un jour que les nouveaux bataillons allaient au combat en criant "Vive la République", "Vive la montagne", "Ça ira", mais lorsque les premières balles volèrent, le mot d'ordre était "Nous sommes perdus", et lorsque l'ennemi attaquait, "Sauve qui peut". Après avoir pris la tête du ministère, Carnot a dû renvoyer 23 000 officiers, car la plupart de ceux qui étaient restés sous les couleurs souhaitaient être non pas des soldats du rang mais des officiers. D'autre part, cependant, dans des situations plus petites, où des hommes capables étaient aux commandes, les troupes révolutionnaires se battaient également bien, même en 1793, comme, par exemple, lors du siège de Toulon, où l'excellent commandant des troupes assiégeantes, le général Dugommier, avait comme commissaire de la Convention le cynique mais brave et énergique Barras et comme chef d'artillerie le lieutenant Bonaparte. Des situations très similaires se sont produites lors de la guerre civile en Vendée des deux côtés, parmi les paysans rebelles ainsi que dans les gardes nationaux républicains. Dans l'excellent livre sur cette guerre du général von Boguslawski (Berlin, 1894), on peut apprendre de manière complète et fiable ce que ces levées populaires ont accompli et ce qu'elles n'ont pas pu accomplir.

Plus la guerre durait, plus les faiblesses étaient surmontées, et des formations militaires plus solides prenaient de nouveau forme, des unités qui reflétaient néanmoins l'esprit de la révolution.

Le lieutenant saxon, devenu plus tard général, Thielmann, était déjà en mesure d'écrire chez lui depuis la guerre révolutionnaire en 1796 : « Nous sommes proches du point où la grande nation contre laquelle nous nous battons va nous prescrire des lois et commandera la paix. Nous ne pouvons faire autrement que d'admirer cette nation. Hier, j'ai capturé un officier hussard dont le comportement était si noble qu'on pourrait bien douter de trouver quelqu'un comme lui parmi nous. » Et en 1808, il a témoigné dans un mémorandum : « Le soldat allemand est plus religieux que le français, mais le français est plus éthique en ce sens que le principe d'honneur sans comparaison a plus d'effet sur lui que sur l'allemand. »

La démocratisation de l'armée dans la nouvelle organisation militaire a également apporté un avantage particulier en abaissant les exigences du corps des officiers. Il était possible de réduire de manière très significative la taille du train, car les officiers n'étaient désormais autorisés qu'à emporter les objets de bagages les plus nécessaires. Sans doute, les sources exagèrent quelque peu les récits des commodités que les officiers de l'ancienne armée, jusqu'aux lieutenants, emportaient sur le terrain, mais il est naturel que lorsque le corps des officiers et les hommes ont été rapprochés, les officiers étaient obligés de ne pas être trop au-dessus des hommes dans leur luxe évident. En Prusse, chaque lieutenant avait son cheval de selle et son cheval de bât ; les capitaines avaient de trois à cinq chevaux de bât, et il était normal que des lignes entières de wagons et de chariots au-delà du nombre prescrit se déplacent derrière les troupes. On disait en Prusse que les officiers français, bien sûr, n'avaient pas besoin d'autant d'équipement, puisque socialement ils n'étaient en effet rien de plus que des sous-officiers, mais les officiers prussiens étaient des nobles et, s'ils étaient considérés comme les mêmes que l'homme ordinaire, ils se sentiraient insultés, humiliés et dégradés en dessous de leur classe.

Non seulement les officiers français, mais aussi les hommes devaient supporter la privation au service de la défense de leur patrie, des difficultés que les mercenaires d'autrefois n'auraient pas tolérées. Les tentes ont été éliminées et les hommes bivouaquaient en plein air, tandis que chaque régiment d'infanterie prussien était suivi par pas moins de soixante chevaux de bât portant des tentes.

La nouvelle organisation militaire a également donné naissance à de nouvelles tactiques.

Les armées du XVIII^e siècle consistaient de manière assez similaire, même si avec certaines variations, en soldats professionnels—le corps d'officiers, qui vivaient sous le concept d'honneur et de loyauté chevaleresque traditionnelle, et les hommes, qui étaient considérés comme plus ou moins indifférents. La discipline les forgeait en corps tactiques solides, et plus ces formations étaient fermes, plus elles étaient estimées. Le type le plus perfectionné était la ligne avançant en trois rangs tirant des salves. Les nouvelles armées républicaines n'étaient plus des armées mercenaires au service d'un seigneur, mais elles étaient remplies d'une idée unique, d'une nouvelle vision du monde de liberté et d'égalité et de défense de la patrie. Ces idées n'ont perdu aucune de leur force du fait que le service volontaire original a été remplacé par une obligation militaire légale et a produit un matériau soldat qui, fondamentalement différent des anciens mercenaires, se prêtait à être formé jusqu'à atteindre d'excellentes qualités militaires. Dans ce processus, cependant, nous devons nous rappeler que dans les régiments nationaux français, même avant la révolution, vivait déjà un certain esprit national. Cet esprit, bien sûr, n'était pas encore militairement efficace et a en fait même contribué, lors de la révolution, à la dissolution de la discipline et de l'ancienne armée avec elle, mais il a ensuite conduit à un nouvel esprit et facilité la transition. Et il en allait de même avec les nouvelles tactiques.

Au début, les nouvelles armées républicaines cherchaient naturellement à se déplacer dans les formations traditionnelles. Mais elles n'étaient pas en mesure d'accomplir ce qui était requis. Elles manquaient de la discipline et de l'exercice nécessaires pour avancer en ligne et tirer des salves. Comme il était impossible de maintenir les hommes ensemble et de les faire avancer en lignes minces, ils étaient regroupés en colonnes profondes, et ces colonnes bénéficiaient d'un pouvoir de feu en ayant des hommes sélectionnés ou des unités entières se déplacer en tant que tireurs d'élite ou snipers en avant et à côté d'eux.

Cette méthode de combat n'était pas complètement nouvelle. Non seulement les Croates et les Pandours avaient déjà utilisé de manière habituelle le combat par tireurs d'élite avec grand succès lors des guerres frédériciennes, mais les Prussiens avaient également formé des bataillons indépendants à cette fin. Et les Français avaient déjà ajouté des compagnies individuelles d'infanterie légère aux régiments d'infanterie de ligne pendant la guerre de Succession d'Autriche. Mais toutes ces formations des Armées Révolutionnaires n'étaient pas tant destinées à soutenir l'infanterie de ligne au combat qu'à des objectifs secondaires de la guerre - reconnaissance, patrouilles, raids - pour lesquels l'infanterie de bataille était moins bien adaptée. Les expériences de la guerre d'indépendance américaine, où les levées populaires avaient vaincu les troupes régulières au service des Anglais, ont conduit à un développement supplémentaire. Des bataillons spéciaux d'infanterie légère, de fusiliers (en plus des mousquetaires), ont été formés, et chaque compagnie a reçu un certain nombre de tireurs d'élite équipés de mousquets rayés. Le mousquet à canon rayé, la Büchse, qui a été inventé au XV^e siècle, a l'avantage d'un tir plus précis, tandis que le canon lisse permet un chargement plus rapide ; cette différence est similaire à celle entre l'arc et la arbalète. Mais de nombreux théoriciens considéraient l'avantage d'un chargement plus rapide comme étant le plus important, car dans l'excitation du combat, il n'était de toute façon pas normal de viser précisément, et plusieurs coups de mousquet, même seulement à la visée aléatoire, surtout en formation de masse, avaient un impact plus fort que les coups isolés du fusil, même s'ils étaient assez bien ciblés.

Les tireurs d'élite des armées révolutionnaires françaises étaient suivis par les colonnes comme réserve et pour le choc décisif final. Tout comme le combat des tireurs avait ses précurseurs, les tactiques en colonne des guerres révolutionnaires en avaient également. Mais tandis que les premiers étaient nés de la pratique, ces dernières avaient leur origine dans la théorie. Le développement des tactiques d'infanterie avait conduit à une formation de plus en plus superficielle, pour un effet de feu accru. Mais la ligne mince n'était pas censée simplement tirer mais aussi, éventuellement, assaillir. En raison de la difficulté de tirer en se déplaçant, les Prussiens avaient même prévu à certains moments de faire l'assaut sans tirer. Cela avait rapidement été abandonné. Mais des théoriciens étaient apparus, en particulier le Français Folard, qui avait souligné que la colonne plus profonde a un effet de choc complètement différent de la ligne mince. La colonne

brisait nécessairement la ligne et la déchirait. On prétendait même que la colonne devrait à nouveau être équipée de la hallebarde au lieu du mousquet avec baïonnette. Le comte Lippe, commandant et instructeur de Scharnhorst, représentait ce point de vue, et le jeune Scharnhorst était d'accord avec lui (1784). Cela a également été rapporté d'une manœuvre française en 1778 sous le duc de Broglie, l'un des généraux français les plus compétents de cette période, dans laquelle la combinaison d'un tir préparatoire avec une attaque finale en colonnes préfigurait la nouvelle méthode de combat. En effet, lors de la bataille de Bergen (13 avril 1759), pendant la guerre de Sept Ans, Broglie avait déjà fait combattre son infanterie de cette manière. Dans toute la génération entre la guerre de Sept Ans et les guerres de la révolution, il y avait eu des débats théoriques sur les avantages de la ligne et de la colonne. Et même si les défenseurs de la ligne avaient généralement eu le dessus, néanmoins, les règlements de tir de 1791 en France—c'est-à-dire déjà dans la révolution mais encore intacte de son esprit—avaient prévu, en plus de la ligne, plusieurs formations en colonnes également, y compris une colonne de bataillon derrière 400. Le règlement lui-même n'a tiré aucune autre conclusion de cela ; il a été rédigé entièrement dans l'esprit des tactiques linéaires. Les colonnes semblent n'avoir été formées que superficiellement mais n'étaient pas intégrées organiquement avec la méthode de combat de l'infanterie. Cependant, dans la pratique, les armées révolutionnaires ont maintenant abandonné ce qu'elles n'approuvaient pas, les longues lignes étendues. Elles ont utilisé la formation en colonne, qui, bien que sans ordre strict, était tout de même utile, en la combinant avec le combat des tireurs, qui était, bien sûr, déjà connu auparavant mais était maintenant fortement renforcé. Les colonnes avaient non seulement l'avantage d'une action de choc plus forte, mais elles pouvaient également se déplacer avec beaucoup plus d'agilité sur le terrain que les longues lignes, et elles trouvaient facilement un couvert qui les mettait à l'abri de l'observation de l'ennemi et de l'effet de ses canons.

Nous pourrions caractériser la nouvelle méthode de combat en disant que les tactiques de l'ancienne infanterie de ligne et de l'infanterie légère ont été mélangées et que la colonne a été ajoutée théoriquement. Mais cela soulèverait l'idée connexe qu'il s'agissait d'une nouvelle création consciente, ce qui serait faux. Je n'ai jamais remarqué dans les sources qu'il y avait ici une idée consciente, comme dans l'ordre national, de créer et d'avoir l'intention de créer quelque chose de nouveau et de meilleur, mais au contraire, on a pris des formes traditionnelles tout ce qui pouvait être utilisé et ce qui ne pouvait pas l'être a été abandonné. Ainsi est née une méthode de combat complètement nouvelle, chaque élément individuel étant cependant lié à quelque chose de traditionnel et de disponible.

Même lorsque la discipline a été rétablie et que l'armée a de nouveau été organisée de manière plus ferme, une nouvelle organisation systématique n'est pas apparue. Napoléon n'a pas publié de nouveau règlement de manquement ; au lieu de cela, jusqu'en 1831, l'armée française a été formée conformément aux règlements de 1791. En conséquence, dans le domaine des tactiques, la révolution n'était pas seulement directement liée à la tradition, mais dans sa progression, elle a même intégré des facteurs de tradition qui avaient déjà été perdus. Cela s'applique particulièrement à la discipline. Presque tous les généraux qui sont parvenus au sommet lors des guerres de la révolution (Moreau étant l'exception principale) étaient déjà des soldats avant la révolution, la plupart d'entre eux étant de jeunes lieutenants comme Bonaparte. La perception que le fruit de la formation était la discipline et que la capacité à faire la guerre dépendait de la discipline avait été conservée, même à travers toute la confusion et les malheurs de la révolution. Dès que les nouveaux généraux ont de nouveau pris le contrôle de l'armée, ils ont travaillé avec énergie et rigueur dans cette direction. Immédiatement après le traité de paix de 1797, Bonaparte a ordonné que les règlements soient étudiés et que des exercices individuels aient lieu le matin, des exercices de bataillon le soir, et des exercices de régiment deux fois par semaine. Il était personnellement aussi zélé dans ses inspections « qu'un maître de caserne méticuleux ». Une fois qu'il était devenu le commandant de l'armée, il n'a pas permis que les recrues soient intégrées dans les régiments tant qu'elles n'étaient pas seulement physiquement entraînées mais aussi spirituellement orientées dans le système militaire.

Un étrange élément de preuve montrant comment l'ancien et le nouveau, le militarisme et l'esprit national, étaient mêlés dans la nouvelle armée française est fourni par un ordre de Napoléon concernant l'incorporation des Noirs. Lorsqu'il était en Égypte, coupé de sa patrie, et voyait son armée fondre, il écrivit au général Desaix (22 juin 1799) : « Citoyen général, j'aimerais acheter 2000 ou 3000 Noirs de plus de seize ans et en placer environ 100 dans chaque bataillon. »

Tant que le combat de skirmish n'était qu'une simple activité auxiliaire, il y avait toujours le danger qu'il aille trop loin et qu'il ne reste pas suffisamment de troupes sous le contrôle direct de la direction pour l'assaut réel. Par conséquent, alors que le bon ordre était à nouveau rétabli, des efforts furent faits pour limiter les skirmishes. Le combat de tireurs d'élite, la formation linéaire et les colonnes étaient utilisés simultanément et en alternance, selon le besoin. La différence fondamentale entre les nouvelles tactiques et les anciennes n'était donc pas aussi évidente pour l'observateur extérieur qu'on pourrait le penser, et les contemporains, surtout les Français eux-mêmes, n'étaient guère conscients du changement qui se produisait devant leurs yeux. D'une multitude de sources, nous pouvons constater combien peu de réflexion était donnée à un développement systématique des nouvelles formations. Le combat par tireurs d'élite impliquait naturellement d'entraîner l'homme à tirer, mais il y avait si peu de cette formation que le chef d'état-major de Bonaparte, Berthier, était encore obligé de donner l'ordre en 1800, quelques jours avant le début de la marche sur le Grand Col du Saint-Bernard : « À partir de demain, tous les soldats enrôlés doivent tirer quelques coups de mousquet ; ils doivent être enseignés à tenir le mousquet avec la bonne position de l'œil afin de viser, et enfin comment charger le mousquet. » La même année (1800), parut en Allemagne l'excellente *Histoire de l'Art de la Guerre (Geschichte der Kriegskunst)* de Hoyer, que j'ai déjà mentionnée. L'auteur demande : « L'art de la guerre a-t-il peut-être gagné dans son développement à la suite de cette guerre (depuis 1792) ? » « Il est impossible, dit-il, de répondre à cette question par oui ou par non sans qualification. » Puis l'auteur énumère : augmentation de l'utilisation de l'artillerie ; l'emploi favorable des skirmishers dans la guerre de montagne ; l'utilisation de ballons pour la reconnaissance. « Pour cette raison, on peut en effet affirmer que l'art de la guerre a été élargi à la suite de cette guerre, comme dans toute guerre, mais que les tactiques n'ont en rien subi un renversement complet. » Dans un passage, il parle du combat de tireurs d'élite en Vendée. Pour lui, les colonnes étaient de simples groupes sans ordre, un point qui est en effet superficiellement correct. Il croit (p. 1017) : « Dans aucune guerre, l'art des fortifications de campagne n'a été appliqué aussi fréquemment qu'actuellement. » Et dans un autre passage, il parle de l'amélioration des mousquets, de la poudre plus forte, des télégraphes à signaux qui avaient été inventés. Enfin (p. 886), il pense que 402 La Période des Armées Nationales ces généraux de la révolution étaient victorieux qui avaient déterminé les positions que les anciens généraux français avaient trouvées dans les zones frontalières et qui étaient répertoriées au ministère de la guerre, qui savaient lire des cartes, et qui les avaient utilisées à leur avantage.

Nous qui observons le progrès de ce développement voyons l'importance historique militaire des guerres révolutionnaires non pas dans l'amélioration de la poudre et des mousquets ; ces points nous semblent si peu importants que nous disons même que les guerres de Frédéric et de Napoléon ont été menées avec le même mousquet. De plus, ce qui a été accompli à l'époque par l'observation par ballon nous semble à peine plus qu'une curiosité. Personne ne voit une caractéristique importante des guerres révolutionnaires dans l'utilisation de fortifications de campagne ou n'attribue les victoires des généraux révolutionnaires au fait qu'ils savaient comment découvrir sur les cartes les bonnes positions déterminées par des généraux antérieurs. Pour nous, le seul point décisif est la nouvelle organisation de l'armée, qui a d'abord produit un nouvel ensemble de tactiques, à partir duquel une nouvelle stratégie pourrait alors également fleurir. Hoyer, cet observateur sage et éduqué professionnellement, voit les nouvelles tactiques uniquement dans la guerre de montagne et en Vendée, et il n'a aucune idée de la nouvelle stratégie.

À mesure que la guerre générale approchait, les Français offrirent le commandement général de leur armée au duc Ferdinand de Braunschweig, le même homme qui dirigera ensuite l'armée de la coalition contre eux et sera défait à Auerstädt en 1806. Frédéric le Grand avait si hautement considéré le prince courageux et l'avait tant loué qu'il était considéré comme le plus grand général

vivant. Les Goths avaient autrefois offert leur couronne à Bélisaire, le général adverse, et tout comme ce plan naïf des Goths nous sert de preuve que toute idée politique était étrangère à leur bravoure guerrière, l'idée française peut être évaluée comme une preuve que les Français n'avaient aucune idée que leur révolution allait également ouvrir une époque militaire complètement nouvelle.

Avec la nouvelle méthode de combat, les pertes étaient considérablement moindres qu'avec les tactiques linéaires, où les unités formées de près étaient bombardées par des mitrailles ou s'affrontaient mutuellement avec leurs salves. Ce point avait déjà été remarqué par les contemporains. En 1802, à l'occasion de la révision d'un livre français, Scharnhorst avait déclaré qu'au cours des guerres révolutionnaires, peu de généraux de haut rang étaient tués. La situation était complètement différente dans l'armée prussienne lors de la Guerre de Sept Ans. Au cours des toutes premières années, cette très petite armée a perdu ses deux maréchaux de champ—Schwerin et Keith—ainsi que Winterfeldt et d'autres des généraux les plus célèbres et âgés. Mais aussi dans une seule bataille de cette guerre (par exemple, Prague, Zorndorf, Kunersdorf, Torgau), plus d'hommes ont été tués que lors d'une campagne entière des guerres de révolution (c'est-à-dire dans plus de quatre à dix batailles), y compris la campagne de Bonaparte en Italie.

À ma connaissance, même en 1813, Scharnhorst lui-même était le seul général prussien à avoir été tué. En général, cependant, les pertes au cours des guerres napoléoniennes ont de nouveau augmenté de manière très marquée.

Parmi les anciennes puissances, la nouvelle méthode de combat française était considérée comme rien de plus qu'une dégradation, et elle était consciemment rejetée. Le lieutenant-maréchal autrichien et général d'état-major, Mack, en octobre 1796 - c'est-à-dire lorsque Bonaparte avait été victorieux en Italie mais que Jourdan et Moreau avaient dû se retirer d'Allemagne - rédigea un mémorandum dans lequel il énumérait les avantages de l'ancienne méthode de combat. Il disait que l'armée autrichienne s'était également habituée à « attaquer comme des tireurs d'élite » en Flandre, où le terrain accidenté rendait impossible l'attaque en front fermé. En outre, sans ordre, l'attaque d'infanterie prenait la même forme dès que la chaleur de la bataille faisait disparaître la formation initiale lors de son avancée. L'auteur pensait qu'il fallait s'opposer à cette procédure défectueuse car elle affaiblissait la pression de l'attaque, pouvait éliminer les premiers avantages en cas d'opposition inattendue de l'ennemi et rendait inévitable la défaite des troupes dispersées, ivres de victoire, si la cavalerie ennemie apparaissait. Mack poursuivit en disant :

« Une infanterie régulière, entraînée et solide, si elle avançait bravement avec un front fermé par des pas mesurés sous la protection de son feu d'artillerie, ne serait pas retenue dans son avance par des tireurs isolés, elle ne doit donc pas se laisser arrêter par des échauffourées ou des tirs par sections mais doit aller directement à l'assaut de l'ennemi avec la plus grande rapidité possible tout en maintenant constamment le plus grand ordre. Cette méthode est la véritable manière d'éviter les effusions de sang ; tous les tirs et échauffourées causent des pertes humaines et ne décident de rien. »

En Prusse, les idées étaient naturellement de la même nature. Ces pensées sont très clairement expliquées dans un mémorandum, probablement de l'année 1800, que le général von Fransecky a publié dans un ouvrage sur Gneisenau en 1856. Il se lit :

« Les escarmouches sont la méthode de combat la plus naturelle de toutes ; c'est-à-dire qu'elle correspond le plus étroitement à notre instinct de survie ; de cela, il ne s'ensuit en rien qu'elle soit la méthode la plus efficace, comme certains ont essayé de le prouver. La guerre elle-même, bien sûr, est étrangère à la nature humaine ; la rendre plus en harmonie avec cette nature signifie la rendre sans guerre, et cela ne peut en aucun cas être l'objectif de l'art de la guerre. Quelqu'un a dit très justement : “L'escarmouche nourrit le scélérat naturel qui sommeille encore en nous tous, si nous voulons être francs, et il faut chercher à le réprimer.” Ici, nous entendons de nombreuses voix confusément élevées contre nous. Les grands exploits de l'armée française ! 404 La période des armées nationales crie-t-on ; l'audace de leurs tireurs ; leurs attaques en colonnes serrées lors des batailles en Italie ! Ne prouvent-ils pas tous le contraire ? Nous répondons très calmement : pas pour nous. Peu importe combien nous avons de respect pour l'expérience, néanmoins nous pensons

encore trop peu à de telles citations générales pour permettre qu'elles supplantent notre jugement sain. Mais cela nous enseigne qu'une personne qui est habituée à jouir d'une protection contre le danger sera craintive quand elle devra y faire face dépouillée de cette protection. Nous allons néanmoins essayer de clarifier la confusion de ces voix afin de voir ce que nous pouvons leur répondre. Ceux qui nous interpellent sur les grandes actions des Français aimeraient rappeler que les Français lors de la campagne de '93 ont engagé des escarmouches tout aussi bien en entrant qu'en sortant en '94, lors de la campagne de '99 tout aussi bien en entrant qu'en sortant en 1800, et qu'ils ont quitté la Souabe tout aussi bien qu'ils y étaient entrés. Il nous faut dire des banalités de ce genre quand nous voyons que les gens ne pensent plus à ces faits ou ne sont plus disposés à les penser. Nous avons les remarques suivantes à faire sur l'audace des tirailleurs français, si c'est une véritable audace. Chaque type de danger a son propre type de courage. Le Néerlandais ne peut pas comprendre comment on peut confier ses os à l'esprit indompté d'un cheval sauvage, tandis que d'autre part, il navigue sur les vagues tumultueuses de l'océan avec le plus grand calme. Un homme habitué à se tenir en rangs ne s'approchera certainement pas sous le canon d'une forteresse aussi hardiment qu'un tirailleur français ; il craindra particulièrement le danger d'être fait prisonnier ou d'être abattu et écrasé par la cavalerie. D'autre part, un tirailleur, privé de la protection habituelle de ses haies, fossés, trous, etc., pensera qu'il n'y a rien d'autre à faire que de fuir et de chercher une telle protection.

Ce manque de courage, qui découle d'un manque mutuel de familiarité avec le danger, ne prouverait pas en soi ce que nous avons déclaré ci-dessus, à savoir que les escarmouches affaiblissent le courage en général, ou plutôt le mépris du danger. Afin de rendre ce point convaincant, nous proposons ce qui suit pour réflexion. Si l'esquiveur devient de plus en plus courageux, c'est en raison du fait qu'il apprend à réaliser que le danger n'est pas aussi grand qu'il le pensait et qu'il devient également chaque jour plus astucieux avec des ruses et plus riche en expédients. Par conséquent, son mépris du danger ne croît pas, mais il apprend seulement à combattre le danger habilement. Dans les cas où il ne peut pas faire cela, où il ne peut faire face au danger qu'avec du mépris, on verra à quel point le scélérat naturel en lui a entre-temps été nourri et a grandi.

Enfin, en ce qui concerne les batailles en Italie, dans lesquelles les Français contredisent si complètement les conclusions que nous venons de tirer, opposant la mort à un extraordinaire mépris du danger, sans protection, les Armées Révolutionnaires en attaques de près, ma réponse est la suivante : Tout d'abord, nous avons trop peu de connaissances de ces dangers pour pouvoir mesurer quel degré de courage et de bravoure les Français ont montré là-bas et quel type d'opposition ils ont dû surmonter. Toutes les descriptions de ces batailles regorgent de tirades pompeuses et sont pauvres en détails. En général, on doit juger le courage que les troupes ont montré au combat par le nombre de morts et de blessés, et selon des chiffres bien connus, la guerre de la Révolution française ne peut en ce sens être comparée de quelque manière que ce soit à la Guerre de Sept Ans. Deuxièmement, il ne s'agit pas ici de ce courage violent qui inspire les hommes dans l'assaut comme une sorte de passion et qui est un don naturel des Français, car ils sont plus animés que d'autres nations ; il s'agit plutôt du mépris froid du danger fatal, qui maintient l'ordre et la fermeté dans la lutte continue et que nous trouvons dans une telle mesure dans les anciennes unités espagnoles à la bataille de Rocroi et dans l'armée prussienne à Mollwitz, formée par l'esprit de Léopold. Notre conclusion donc reste ferme.

En raison de l'accoutumance à sa méthode de combat, le tireur d'élite perd le courage nécessaire pour le combat rapproché. Il en découle que l'infanterie de ligne ne doit jamais skirmisher, si elle ne veut pas perdre son utilité en tant qu'infanterie de ligne.

Ceux qui souhaitent introduire le combat en escarmouche soutiennent qu'il n'y a pas d'autre moyen de se battre dans un terrain dégradé que par l'escarmouche. Cela repose sur une erreur majeure.

Lorsqu'un commandant avec un bataillon qui n'a jamais fait de patrouille mais maintient servilement ses rangs traverse une zone boisée, même si elle est aussi dense que possible, afin d'attaquer l'ennemi par cette approche, on ne peut pas marcher en rang et en colonne, comme il est

parfaitement clair, mais les rangs et les fichiers doivent s'ouvrir quelque peu, et les hommes doivent passer individuellement. Cela signifie-t-il en tant que patrouilleurs ? Pas du tout ! Est-ce qu'on compte à ce moment-là faire de la patrouille ? Encore moins ! La nature de l'attaque fermée est-elle perdue dans ce cas ? La réponse est également négative ! L'intention du chef est d'approcher l'ennemi et de le submerger, tout comme c'est réellement le cas dans toutes les attaques. Un bataillon qui attaque une batterie sur la plus belle plaine ne restera en fait pas en rang jusqu'au dernier moment, mais cette action conserve néanmoins l'esprit de l'attaque fermée.

S'il faut éviter les escarmouches avec l'infanterie de ligne, il n'est pas nécessaire d'instruire l'unité en matière d'escarmouche en temps de paix ; en fait, on ne doit pas instruire l'unité aux escarmouches, précisément pour la raison qu'on ne doit pas les autoriser en guerre dans les cas où, considérée comme une mesure d'expédient, cela pourrait sembler inoffensif.

Il n'est vraiment pas étonnant que les tireurs d'élite français, alors qu'ils sortaient par centaines de milliers de l'intérieur du royaume, balayent nos vieux principes. On peut peut-être être effrayé par un tel événement et perdre un peu la tête, mais il faut néanmoins revenir à ses sens si l'on veut se dire un homme. »

Après leurs défaites, les anciennes puissances ont également acquis une meilleure compréhension et accepté la nouvelle méthode de combat française. Même parmi elles, il y avait, bien sûr, déjà eu un début dans cette direction avec les troupes légères et les tireurs d'élite assignés aux compagnies. Ce développement s'est poursuivi naturellement par de nouvelles réglementations réformées, d'abord chez les Autrichiens en 1806, puis en Prusse en 1809 et 1812. Si, par hasard, seules les réglementations d'exercice françaises et prussiennes avaient été retenues, on croirait avoir à sa disposition des preuves documentaires que les tactiques de tireurs étaient inventées en 1812 par les Prussiens. Nous serions d'autant plus enclins à croire cela quand quelqu'un découvre qu'aussi tôt qu'en 1770, Frédéric le Grand, dans son document intitulé *Éléments de castramétrie et de tactique*, prescrivait qu'en attaque, un échelon de tireurs de bataillons indépendants devait précéder la première unité de la ligne, et que le grand roi ordonnait la formation de bataillons d'infanterie légère peu avant sa mort. En réalité, ces bataillons indépendants n'étaient pas destinés à avoir un effet positif, mais seulement à attirer le feu ennemi sur eux. Et nous avons appris à reconnaître l'infanterie légère non pas comme une infanterie révisée, mais comme une arme auxiliaire. Pour créer les nouvelles tactiques, la nouvelle nation était essentielle. Les rapports individuels qui ont par hasard survécu peuvent toujours être considérés comme confirmés et comme donnant une image correcte uniquement lorsqu'il peut être établi qu'ils sont objectivement en accord avec l'orientation générale du développement. Dans le domaine de l'histoire de l'art de la guerre, cette méthode d'analyse est d'une importance particulière. À quel point la science a été égarée dans ce domaine par l'affirmation de Tite-Live que les Romains avaient déjà compris dans des temps très anciens comment se déplacer et se battre en unités tactiques très petites, ou par ces capitulaires qui sont préservés des dernières années de Charlemagne, dont nous serions contraints de conclure que le système féodal a été introduit à cette époque ! De même, dans le sens inverse, nous pouvons rappeler ces analogies de manière négative. Le changement le plus profond qu'ait connu la tactique antique a été le passage de la pression de masse de la phalange à la formation en échelon au cours de la deuxième guerre punique. Mais Polybe, le contemporain des Scipions, ne nous en dit guère plus à ce sujet que Hoyer, le contemporain de Bonaparte, au sujet du passage de la tactique linéaire aux tactiques de tireurs, bien que nous soyons contraints de reconnaître ces deux hommes comme des observateurs de haut niveau, éduqués professionnellement. Même concernant l'origine du système féodal, nous n'avons pas de récit basé sur des sources originales. Sur le déclin des légions romaines au troisième siècle de la période impériale, la situation n'est pas différente. Aussi bouleversants que soient ces changements, ils se produisent tout de même dans certaines transitions qui les cachent aux yeux des contemporains. Les événements fortuits dans la survie fragmentaire des récits traditionnels ou les incompréhensions d'un auteur non professionnel (comme Tite-Live) produisent des distorsions que la recherche ne peut éliminer qu'à travers le travail de générations.

Comme nous l'avons expliqué au début de ce travail, tout art militaire oscille entre les deux pôles ou forces fondamentales, le courage et l'habileté de l'homme individuel et la cohésion, la

fermeté du corps tactique. Les deux extrêmes sont représentés d'un côté par le chevalier, qui est complètement orienté vers l'accomplissement individuel, et de l'autre côté par le bataillon d'infanterie tirant en salve de Frédéric le Grand, où l'individu est intégré dans la machine dans le rôle d'un rouage à tel point que même des éléments récalcitrants peuvent être incorporés et rendus utiles. Le combat contrôlé des tireurs, dirigé d'en haut, est censé combiner les avantages du corps tactique avec les avantages de la bonne volonté de l'homme individuel. Par conséquent, une condition préalable à ce changement est la disponibilité de la matière humaine dont on peut supposer qu'elle possède une bonne volonté. Une telle bonne volonté était une qualité des anciens mercenaires qui étaient recrutés volontairement. Mais ces armées n'ont toujours pu être que petites. L'augmentation de la taille des armées a entraîné une matière moins bonne. La nouvelle idée de défense de la patrie a apporté non seulement un nouvel agrandissement mais aussi dans cette masse une volonté qui était de bien meilleure qualité, permettant que de nouvelles tactiques puissent en découler.

Dans l'artillerie, la construction des canons avait été considérablement améliorée par Gribeauval même dans les dernières années de l'ancienne monarchie. De plus en plus de choses avaient été apprises sur les endroits où le métal et le poids pouvaient être réduits sans affaiblir la solidité des canons. Jusqu'à ce moment-là, les canons lourds avaient été déplacés avant le début de la bataille vers les positions qui leur étaient désignées, et ils n'avaient normalement pas changé de position. Il avait donc été possible de s'en sortir en faisant déplacer ces canons par des paysans. Mais les troupes avancées étaient accompagnées des très légers canons de bataillon, qui étaient tirés par des équipes. Gribeauval a maintenant allégé les canons de campagne au point qu'ils pouvaient être tirés sur le champ de bataille par les soldats eux-mêmes, qui étaient dotés de ceintures en cuir à cet effet. La révolution a introduit l'artillerie à cheval sur le modèle des Prussiens. Au tout début de son commandement, Napoléon a amélioré cette situation en militarisant le personnel transportant les canons. Les jeunes paysans avaient été trop enclin à s'enfuir avec les chevaux lorsqu'ils étaient à portée du feu ennemi. Maintenant, avec le personnel et les chevaux systématiquement formés, l'artillerie pouvait suivre l'infanterie également sur le champ de bataille, au besoin, et les canons légers tirés par des équipes étaient abandonnés à cet effet. La période des armées nationales Si l'artillerie a considérablement gagné en importance de cette manière grâce à sa plus grande mobilité, son importance, comme celle de la cavalerie, a cependant diminué, car la croissance numérique des armées était exclusivement à l'avantage de l'infanterie. Alors que Frédéric le Grand avait finalement sept canons pour chaque 1 000 fantassins, dans les guerres de la révolution, le ratio était tombé à deux, voire aussi bas qu'un, canon pour 1 000 hommes, mais il a ensuite de nouveau augmenté progressivement sous l'empire. À Wagram, Napoléon avait un peu plus de deux canons par 1 000 hommes (395 pour 180 000), et en 1812 environ trois canons par 1 000 hommes. La plus grande mobilité de cette artillerie, cependant, a permis l'établissement d'un nouveau principe tactique pour son déploiement. Le feu était concentré sur un point spécifique, qui était ainsi préparé pour la percée de l'infanterie. Cela pouvait être accompli d'autant plus facilement lorsque l'on réussissait à prendre l'ennemi par surprise. Ce concept, aussi, était apparu et enseigné dans l'armée française même avant la révolution.

Les anciennes armées avaient comme unité permanente la plus élevée le régiment, et pour chaque bataille, des ordres de bataille spéciaux étaient émis, assignant aux généraux le commandement des échelons ou de parties d'échelons. Le combat par tirailleurs, qui était estimé de plus longue durée et devait souvent dépendre du soutien mutuel des différentes branches armées, rendait souhaitable d'avoir des unités fixes en permanence. Par conséquent, les Français créèrent des divisions et, plus tard, des corps d'armée. Cela semble être un arrangement purement externe, mais c'était l'expression d'un esprit totalement différent en matière de direction de bataille. La bataille frédéricienne était fondée sur un coup puissant et unifié, ordonné par le plus haut commandant lui-même, et cette action de choc était censée conduire très rapidement à une décision et le faisait forcément. Maintenant, une bataille était divisée en actions séparées, peut-être même en de nombreuses actions séparées, dans lesquelles le commandant de division ou même le commandant de corps contrôlait ses différentes armes—ses tirailleurs, son infanterie enrôlée, son artillerie mobile

— selon son propre jugement. Ce n'est que dans le développement de la bataille et en accord avec les circonstances que le commandant global prenait sa décision quant au coup qui devait entraîner l'issue finale.

Bien que la formation par échelons n'ait pas été abandonnée, elle a perdu en importance. Au contraire, le maintien et l'emploi d'une réserve ont pris une importance toujours plus grande dans le déroulement de la bataille. Le combat n'était plus basé sur une décision provoquée par le premier impact, mais il était d'abord initié puis, à partir d'une position de profondeur, intensifié, retenu ou amplifié. Le Maréchal St. Cyr a écrit : « Les batailles ne sont gagnées qu'en renforçant la ligne au moment critique. »

Si nous ne plaçons pas une signification trop spécifique sur les expressions individuelles, nous pouvons présenter schématiquement la différence entre une bataille frédéricienne et une bataille napoléonienne de la manière suivante :

Bataille frédéricienne

L'armée forme un seul corps uni.

Les chefs des échelons ou des échelons partiels n'ont d'autre fonction que de transmettre les ordres du commandant général et de précéder les troupes, leur montrant un exemple de leur mépris de la mort.

Le commandant fait déployer et attaquer ses troupes conformément à une idée précise.

Pas de réserves, ou très peu. Le premier coup est le plus fort. Le hasard joue un grand rôle.

Bataille napoléonienne

L'armée napoléonienne est divisée en corps et en divisions.

Les chefs intermédiaires ont des missions indépendantes et l'occasion d'appliquer leur expérience militaire et leur jugement professionnel.

Le commandant a le début de la bataille sur l'ensemble du front et décide de moment en moment où et comment il doit la poursuivre et chercher la décision (« On s'engage partout et après on voit. »).

Des réserves très fortes. Le dernier coup est le plus fort. Le hasard a son importance, mais il ne peut pas éclipser la supériorité en nombre et en leadership.

Tout comme le commandant divise la bataille en actions individuelles, dont il confie le contrôle à ses généraux subordonnés, il se libère également de l'agencement des détails des marches. Jomini rapporte que Napoléon spécifiait les marches des corps d'armée sur la carte avec un compas ouvert à un rayon de sept à huit heures de marche à vol d'oiseau. Lors de la marche de Boulogne au Danube en 1805, l'armée a parcouru 465 miles, soit une moyenne d'environ 12 miles par jour, à vol d'oiseau.

Comme c'était le cas avec les escarmouches, ce nouveau type de guerre a également conféré à l'armée française une deuxième caractéristique très importante. Les anciennes armées dépendaient de la fourniture contrôlée de rations par les dépôts. L'armée était censée toujours porter dix-huit jours de rations avec elle ; le soldat lui-même portait du pain pour trois jours, la voiture à pain qui suivait chaque compagnie contenait du pain pour six jours, et les voitures de farine du système de transport du quartier-maître transportaient de la farine pour neuf jours. Sans de telles dispositions, la discipline stricte ne pouvait pas être maintenue. Plus ces armées avaient développé de raffinements dans leur individualité au cours du XVIIIe siècle, plus il avait été souligné que le soldat devait être bien et fidèlement pris en charge par l'administration militaire. Le besoin direct de discipline et l'organisation générale de la nation étaient en accord sur ce point. La guerre était une affaire des autorités et non des sujets ; ces derniers, s'il n'y avait pas de combats dans leur zone immédiate, n'étaient pas censés remarquer qu'il y avait une guerre. Il était fortement imposé au soldat d'être économe envers la campagne et la population lors de ses marches et dans les camps. Les Français n'attachèrent pas d'importance à une telle attitude économe. Pour eux, la guerre était une affaire de toute la population, qui sacrifiait son sang, et il était donc permis à la guerre de prendre à la campagne ce dont elle avait besoin. Chaque fois que les dépôts échouaient, les soldats prenaient de force ce dont ils avaient besoin auprès des habitants locaux où qu'ils soient à ce moment-là. Ce

processus de réquisition se transformait très facilement en pillage, brisant les unités de troupes, et favorisait le maraudage, avec sa force contagieuse. Si Frédéric le Grand avait permis cela, il aurait été préoccupé de voir son armée fondre à cause des désertions. Ce n'est que dans quelques urgences très inhabituelles qu'il permit à ses soldats d'être nourris par leurs hôtes dans les quartiers. Les armées révolutionnaires françaises souffraient également beaucoup au début des désertions, mais ces désertions n'avaient rien à voir avec leurs rations, et il n'existait absolument aucune supervision disciplinaire pour empêcher cela. Après que les éléments peu fiables se soient dissipés, une portion très considérable de l'armée resta sous les couleurs, et ces hommes continuèrent à servir en raison de leur motivation individuelle, tout en étant, bien sûr, dans leur manque de discipline, rappelant les bandes de la guerre de Trente Ans.

En 1796, le général Laharpe a rapporté à son commandant supérieur, Bonaparte, que ses troupes étaient pire que ce qu'avaient jamais été les Vandales ; deux commandants de brigade ont démissionné en une seule journée ; et Bonaparte lui-même a écrit au Directoire qu'il avait honte de commander une telle bande de voleurs. Les Français, qui étaient bien sûr censés apporter la liberté aux peuples, étaient entrés à Milan au milieu de la jubilation de la population, mais huit jours plus tard, les habitants s'élevèrent contre eux, ayant été conduits au désespoir par les abus des Français ; les insurgés, cependant, furent maîtrisés par des fusillades. Aucun rapport différent de ceux de Bonaparte en Italie n'était celui de Moreau en Allemagne le 17 juillet 1796 : 'Je fais de mon mieux pour contrôler le pillage, mais les troupes n'ont pas été payées depuis deux mois, et les colonnes de rations ne peuvent pas suivre nos marches rapides ; les paysans fuient, et les soldats ravagent les maisons vides.' Et un rapport similaire est venu de Jourdan le 23 juillet : 'Les soldats maltraitent le pays de manière extrême ; j'ai honte de conduire une armée qui se comporte de manière si indigne. Si les officiers prennent des mesures contre les hommes, ils sont menacés ; en effet, ils sont pris pour cible.' Néanmoins, avec le temps, les généraux ont réussi à reprendre les rênes de la discipline. Cela était nécessaire non seulement pour des raisons humanitaires mais aussi dans l'intérêt de l'action militaire. Dans le rapport cité, Jourdan a déjà souligné que les habitants, dans leur détresse, prenaient les armes et qu'il serait bientôt impossible de voyager sur la ligne de communication sans forces de sécurité. Il est arrivé que des troupes, qui se déployaient pour réquisitionner et piller après une bataille victorieuse, soient maintenant attaquées et battues. Avec le rétablissement de l'ordre, les anciennes formes ont de nouveau été adoptées correctement tant dans les tactiques que dans le système d'approvisionnement de l'armée française, et ce n'est que dans des situations d'urgence que le soldat a été contraint de recourir à une collecte individuelle incontrôlée. Néanmoins, malgré les armées considérablement agrandies, les trains de rationnement français sont restés nettement plus petits que pendant l'ancienne période. Si l'on prend en compte la diminution des bagages des officiers et l'élimination des tentes, il peut être correct lorsque Rüstow a estimé que l'ensemble du train des troupes d'infanterie françaises ne représentait qu'un huitième ou un dixième du train prussien en 1806.

Frédéric a écrit un jour au maréchal de champ Keith (11 août 1757) au sujet d'un convoi de rations qu'il attendait : « C'est sur cela que je fonde le dernier espoir de la nation. » Dans la bouche de Napoléon, une telle expression aurait été une impossibilité.

Pour autant que j'ai pu constater, aucun auteur contemporain ne mentionne à quel point l'approvisionnement direct de grandes forces militaires a été facilité pour la campagne grâce à l'extension et à l'augmentation de la production de pommes de terre dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Pendant la guerre de Sept Ans, cela n'a pas encore joué de rôle. Vingt ans plus tard, la guerre de la succession de Bavière a été surnommée en plaisantant "la guerre des pommes de terre." Lors de la campagne d'automne de 1813, les pommes de terre étaient indéniablement d'une grande importance.

Peu importe le degré d'ordre exceptionnel que Napoléon avait instauré dans son armée, dans le système de ravitaillement, les vieilles blessures se rouvraient encore de temps en temps, et dès qu'il y avait un échec dans ce domaine, le mal des unités dispersées et du manque de discipline revenait immédiatement en jeu.

Napoléon a en même temps perfectionné la révolution et l'a close. Il a exercé le pouvoir suprême non pas en raison de son droit inhérent, mais en tant qu'homme choisi par le peuple. Lors d'une élection générale, le peuple français l'a désigné par un vote presque unanime, d'abord comme consul puis comme empereur. Malgré le rétablissement de la monarchie, l'armée a donc conservé des qualités significatives du caractère qu'elle avait nouvellement développé sous la république. La distinction entre les officiers et les hommes n'avait plus la nature d'une division de classe mais plutôt celle d'une différence entre éducation et qualification supérieures et inférieures. Cette distinction était encore atténuée par le fait que même des hommes totalement non éduqués ayant démontré leurs capacités pouvaient accéder au grade de capitaine et, en cas de distinction particulière, même aux plus hauts postes. Chaque soldat, comme on dit, portait une batone de maréchal dans son sac à dos. Bien sûr, cela ne signifie pas que les grands maréchaux de Napoléon aient été promus du fond du peuple commun ; la grande majorité d'entre eux, comme Bonaparte lui-même, étaient des soldats professionnels avant la révolution. Leurs réalisations exceptionnelles reposaient en grande partie sur le fait que la révolution, libérée de toute tradition, les avait amenés à des postes de leadership à un âge où la force juvénile se mélangeait à l'ambition et à l'audace juvéniles pour accomplir des exploits des plus inattendus. Napoléon lui-même avait vingt-sept ans lorsqu'il prit le commandement de l'armée en Italie, et la plupart de ses maréchaux n'étaient guère plus âgés ou pas plus âgés du tout.

L'obligation militaire universelle pour les cinq groupes d'âge de la vingtième à la vingt-cinquième année a de nouveau été annoncée comme un principe en 1798, mais en 1800, elle a été limitée par la disposition pour substitution. Même avant cette date, elle n'avait pas réellement été appliquée d'un point de vue pratique, car de nombreux jeunes hommes évitaient le service ou, même lorsqu'ils étaient déjà dans l'armée, ils rentraient chez eux. L'administration n'était pas assez forte et suffisamment développée pour empêcher cela, et l'offre de substituts avait également été autorisée à un moment, mais ensuite, elle a été éliminée. La conscription avec provision pour substitution créée par les lois de 1798 et 1800 était par nature un système très flexible et était en fait administrée très légèrement. Alors que chaque groupe d'année comprenait au moins 190 000 jeunes hommes aptes au service, Napoléon levait chaque année, de 1801 à 1804, seulement 30 000 hommes pour l'armée active et 30 000 pour une réserve qui était censée s'entraîner seulement quinze jours par an et une fois par mois, le dimanche. À l'issue de sa vingt-cinquième année, l'homme devait être libéré.

À partir de 1806, les exigences sont devenues de plus en plus fortes, et la disposition pour le licenciement à la fin de la vingt-cinquième année n'était sans doute plus observée, car la situation de guerre était désormais continue. Il n'existe aucun document source positif et aucun chiffre sûr indiquant la force réelle (et non prescrite) des levées de 1812 à 1814. Le seul point certain est que, même avant 1805, la conscription très modérée rencontrait une opposition forte et ne pouvait être mise en œuvre que par la force. Les hommes prélevés qui évitaient de se présenter étaient appelés « réfractaires » ; ils étaient traqués dans la campagne par des unités de gendarmerie spéciale, et étaient amenés, ligotés, à leurs régiments, ou leurs parents et proches étaient harcelés par des réquisitions, ou la communauté était tenue responsable.

Par conséquent, la réalité de la situation était très différente du principe idéal du service militaire universel adopté par la révolution. On pourrait dire que cette conscription n'était rien d'autre que la reprise du système de l'ancien régime : les substituts, qui continuaient à servir comme ré enrégimentés, formaient un corps de mercenaires professionnels et, en plus de ce groupe, bien sûr, les rois successifs Louis avaient également imposé des levées. Notre comparaison s'accorderait encore plus étroitement avec l'organisation militaire prussienne, où la levée par cantons jouait un rôle important et fournissait la moitié de l'armée. Néanmoins, même si elle était fragmentaire, une grande partie de l'esprit de l'armée républicaine a été transmise à l'armée napoléonienne, non seulement dans le différent esprit du corps des officiers, la relation différente entre officiers et hommes, mais aussi dans la nature et l'esprit du corps de troupes eux-mêmes. En fonction de leur origine, ils n'étaient pas des mercenaires mais étaient des fils et des défenseurs de la patrie française, même lorsqu'ils jouaient ce rôle à contrecœur. Il ne s'agissait que de contradictions relatives et non absolues ; même dans l'ancienne armée française, un esprit national avait déjà

existé. Mais l'augmentation était si significative que nous pouvons et devons même désigner le contraste des deux types comme une différence fondamentale.

En comparaison avec la Prusse, nous pourrions bien dire qu'il s'agissait là, sur la base des règlements cantonaux, d'un service tout aussi strict et même plus strict qu'en France sous la conscription, mais en France, la procédure de conscription fournissait des masses d'hommes complètement différentes, car la France avait cinq fois plus d'habitants que la Prusse, et les natifs prussiens des cantons, même s'ils avaient dans une large mesure une forte dévotion au roi et à la nation, manquaient néanmoins de ce pouvoir unique du concept de patrie, car la Prusse n'était qu'une nation dynastique de hasard et non un corps politique national. Enfin, il convient de noter que même si les natifs formaient la moitié et même plus de la moitié de l'armée, ils étaient encore ceux qui étaient sous les couleurs seulement un court laps de temps, tandis que les hommes recrutés à l'étranger fournissaient un service continu et, par conséquent, imprégnaient l'ensemble du corps de leur esprit, c'est-à-dire l'esprit d'une classe militaire plus ou moins honorable, mais pas celui de la défense de la patrie.

On ne peut mieux illustrer cette différence qu'en comparant les règlements déjà cités qui ont été prescrits par Frédéric dans ses instructions les plus importantes sur la prévention de la désertion avec les ordres de l'armée que Napoléon a donnés à ses troupes avant la bataille d'Austerlitz.

Frédéric enseignait :

« Il est du devoir essentiel de chaque général de prévenir la désertion. Cela ne peut être réalisé que par les mesures suivantes : en évitant de camper près d'une forêt ; en faisant rendre visite souvent aux hommes dans leurs tentes ; en ayant des patrouilles de hussards qui tournent autour du camp ; en ayant des fantassins légers postés la nuit dans la zone de stockage de grains et, vers le soir, en doublant les postes avancés par la cavalerie ; en n'autorisant pas les soldats à sortir des rangs mais en obligeant les officiers à mener leurs hommes en formation lorsque de la paille et de l'eau sont apportées ; en punissant très sévèrement le maraudage ; lors des jours de marche, en ne soulageant pas les sentinelles dans les villages tant que l'armée n'est pas déjà formée sous les armes ; en ne marchant pas de nuit ; en interdisant rigoureusement qu'aucun soldat soit autorisé à quitter son peloton lors des jours de marche ; en ayant des patrouilles de hussards se déplaçant sur le côté lorsque l'infanterie traverse une zone boisée ; en restant vigilant à tout moment pour s'assurer qu'aucun des besoins essentiels ne manque aux troupes, que ce soit du pain, de la viande, du brandy, de la paille, etc. »

D'autre part, l'ordre du jour de Napoléon pour le 24 novembre 1805 se lit comme suit :

« Pour l'heure, il y aura du calme. Les commandants de corps s'efforceront de dresser une liste des maraudeurs qui sont restés sans raison légitime. Les commandants exhorteront les soldats à considérer ces hommes comme honteux, car la plus grande punition dans une armée française pour ne pas avoir participé aux dangers et aux victoires est le reproche qui leur est adressé par leurs camarades. S'il y a des hommes qui se trouvent dans cette situation, l'empereur n'a aucun doute qu'ils seront prêts à se rassembler et à rejoindre leurs couleurs. »

La libération des prisonniers de guerre contre de l'argent, le "rançon", qui était propre aux anciennes armées de mercenaires, avait déjà été interdite par l'Assemblée nationale française par des décrets du 19 septembre 1792 et du 25 mai 1793.

Dans ses dernières années, 1812 et 1813, lorsque Napoléon était contraint d'appliquer la conscription de manière de plus en plus stricte, il devait lui aussi souffrir énormément de la désertion. En effet, nous pouvons dire qu'il a perdu les campagnes de 1812 et 1813 précisément à cause de la désertion. Car, en raison du flux d'hommes retournant en arrière lors de la marche, il est arrivé à Moscou si affaibli qu'il ne pouvait pas continuer la guerre, et s'il a commencé la campagne d'automne de 1813 avec une armée seulement un peu moins nombreuse que celle des alliés, il ne devait être un peu plus fort que la moitié de ses adversaires deux mois plus tard à Leipzig, cette situation était, bien sûr, due à de nombreuses raisons, mais très particulièrement aux nombres incroyables de désertions du côté français.

L'armée de Frédéric, elle aussi, est devenue de pire en pire au cours de la guerre de Sept Ans, et nous avons vu comment le roi a cherché à compenser le manque d'infanterie en augmentant

son artillerie. Dans le cas de Napoléon, nous avons vu ci-dessus qu'il en ressort exactement la même chose, même si ce n'est pas au même degré. Avec Frédéric, ce changement interne dans l'armée a également conduit à un changement de stratégie, alors que dans le cas de Napoléon, comme nous le verrons, cela ne s'est pas produit.

Exprimer de la manière la plus simple, le nouveau système militaire créé durant et par la révolution différait de celui de l'ancien régime de trois manières : l'armée était beaucoup plus grande, elle se battait en skirmishers, et elle réquisitionnait. Parmi ces trois caractéristiques militaires, dans lesquelles le nouveau système militaire s'élevait au-dessus de celui de la période précédente, nous devrions enfin également noter que les trois n'entrèrent pas en vigueur simultanément et dès le départ. Les grands nombres, en particulier, apparurent au début avec la *levée en masse*, puis reculèrent pendant un certain temps, de sorte que Napoléon, lors de ses premières campagnes, était juste à égalité de force avec ses adversaires.

Chapitre 3 : Stratégie napoléonienne

Le principe naturel de la stratégie est, comme nous devrions le répéter, de rassembler ses forces, de chercher la force principale de l'ennemi, de la vaincre et de suivre la victoire jusqu'à ce que le perdant se soumette à la volonté du vainqueur et accepte ses conditions, dans le cas extrême même jusqu'à occuper l'ensemble du pays ennemi. « La destruction des forces armées ennemies est, parmi tous les objectifs que l'on peut poursuivre en guerre, toujours celui qui domine tous les autres » (Clausewitz). C'est donc cela, et non un point géographique, une zone, une ville, une position ou un dépôt, qui est l'objectif de l'attaque. Si un côté a réussi, à la suite d'une grande victoire tactique, à détruire les forces armées ennemies physiquement et spirituellement à tel point qu'elles ne peuvent plus se battre, le vainqueur étend sa victoire aussi largement qu'il le considère approprié pour son objectif politique.

Les armées de l'ancien régime étaient trop petites, trop maladroites dans leurs tactiques et trop peu fiables dans leur composition pour pouvoir appliquer ces principes de base dans leur conduite de la guerre. Elles restaient fermes devant des positions qui étaient imprenables pour leurs tactiques ; elles ne pouvaient pas les contourner parce qu'elles devaient transporter leurs rations avec elles. Elles ne pouvaient s'aventurer qu'à une distance modérée dans le pays ennemi parce qu'elles n'étaient pas en mesure de protéger de vastes zones et qu'elles devaient garder une ligne de communication sécurisée avec leur base en toutes circonstances.

Napoléon se trouva libéré de ces entraves. Dès le départ, il paria tout sur la victoire tactique qui devait mettre l'armée ennemie hors d'état de nuire, et il poursuivit ensuite sa victoire jusqu'à ce que l'ennemi se soumette à ses conditions. De ce principe suprême découlèrent des conséquences qui influencèrent tout, des plans de campagne jusqu'à chacune des actions de combat individuelles. Puisque tout était basé dès le départ sur une victoire tactique écrasante, tous les autres buts et considérations étaient subordonnés à ce seul but suprême, et le plan de campagne avait une certaine simplicité naturelle. La stratégie de guerre d'attrition repose sur des entreprises individuelles qui peuvent être formées d'une manière ou d'une autre. Au début de la guerre de Sept Ans, Frédéric oscillait entre les plans les plus variés, voire opposés. Plus le commandant est ingénieux et énergique, plus de possibilités s'offrent à son imagination et plus ses décisions sont subjectives. Les plans de campagne de Napoléon avaient une nécessité objective inhérente. Lorsque nous reconnaissons ces plans pour la première fois et les comprenons, nous avons le sentiment qu'ils ne pouvaient en aucun cas être différents, que l'acte créatif du génie stratégique consistait simplement à déterminer ce que dictait la nature même des choses. Le style Empire, dont il est question dans l'histoire de l'art, avec son classicisme et sa simplicité en ligne droite, permet aussi une certaine comparaison avec l'art de la guerre de cette période.

Cherchons à obtenir une vue d'ensemble des résultats positifs qui découlent directement de ce contraste des principes de base. Nous n'avons pas besoin de les développer dialectiquement mais pouvons les lire à travers les œuvres des grands maîtres, Napoléon et Frédéric.

Dans ses concepts de campagne, Napoléon s'est concentré sur l'armée ennemie et a basé tout dès le départ non seulement sur l'attaque de cette armée mais, lorsque cela était possible, aussi sur sa destruction. Frédéric, lui aussi, a énoncé le principe : « Celui qui veut tout sauver ne sauve rien. L'élément le plus essentiel, donc, auquel il faut s'en tenir, est l'armée ennemie. » Nous avons vu, cependant, que pour Frédéric ce principe avait encore une signification relative, qu'il s'en écartait de temps à autre et de manière très forte. Pour Napoléon, son importance était absolue. Lorsque Napoléon était confronté à plusieurs ennemis, il était capable de les vaincre tous, un après l'autre. En 1805, il avait vaincu les Autrichiens à Ulm avant l'arrivée des Russes ; puis il avait battu les Russes avec les restes des Autrichiens à Austerlitz avant l'intervention des Prussiens. En 1806, il

vainquit de nouveau les Prussiens avant que les Russes soient sur place (à Iéna), et en 1807, il vainquit les Russes avant que les Autrichiens ne se soient à nouveau rassemblés.

Au déclenchement de la guerre de Sept Ans, Frédéric agissait de manière complètement différente. En juillet 1756, la situation était déjà complètement mûre, les Autrichiens n'étaient pas encore mobilisés, et les Russes et les Français étaient loin. Mais au lieu de frapper aussi rapidement que possible, Frédéric a habilement retardé le début de la guerre jusqu'à la fin août. S'il avait été un stratège de l'école de l'anéantissement—c'est-à-dire si ses ressources lui avaient permis de suivre la stratégie de l'anéantissement—nous devrions conclure que cette conduite aurait été la plus grave erreur stratégique de toute sa carrière militaire. Mais puisque le plan de soumission totale de l'Autriche était hors de question pour lui, même dans les circonstances les plus favorables, il agissait correctement en se limitant cette année à l'occupation de la Saxe et en le faisant si tard que les Français ne considéraient plus qu'il était approprié de s'interférer avec lui.

Nous voyons à quel point l'attitude de ces personnes qui tentent de montrer, pour la plus grande renommée de Frédéric, qu'en l'année suivante, 1757, il avait en fait un plan pour la soumission de l'Autriche (bataille de Prague, siège de Prague), est contradictoire. Si ce plan avait réellement été réalisable en 1757, combien il aurait nécessairement été plus facile en 1756 ! La conduite de Frédéric est claire et cohérente uniquement sur la base de la stratégie d'attrition. Mais si cela est correct, nous pouvons, d'autre part, évaluer ce début de la guerre de Sept Ans dans son contraste fondamental avec la conduite de Napoléon en 1805 et 1806 comme la plus belle et la plus fructueuse preuve de l'opposition naturelle entre la nature et les principes des deux types de stratégie que nous trouvons dans l'histoire.

Poursuivons ce point plus en détail.

Dans la stratégie d'usure, nous trouvons les sièges de forteresses, leur prévention et leur soulagement au premier plan des événements. Ceux-ci se produisaient moins fréquemment avec Frédéric qu'avec ses prédécesseurs, mais ils restaient néanmoins très importants. Napoléon, dans toutes ses campagnes (en dehors des entreprises secondaires), n'a assiégé que deux forteresses, Mantoue en 1796 et Dantzig en 1807.

Même dans le cas de ces deux sièges, il a pris sa décision uniquement parce qu'à ce moment-là, il ne pouvait pas continuer à mener la guerre sur le champ de bataille contre les forces ennemies avec les forces qu'il avait à sa disposition. Dans la stratégie d'anéantissement, on assiège uniquement ce qu'on ne peut absolument pas éviter d'assaillir, sauf s'il s'agit de la capitale ennemie elle-même, comme Paris en 1870, ou lorsque toute une armée ennemie est entourée dans une forteresse, comme à Metz en 1870, ou lorsqu'il s'agit de petites actions secondaires. Pour Frédéric, la capture d'une forteresse, comme Neisse en 1741 et Prague, Olmütz et Schweidnitz en 1762, était souvent le véritable objectif d'une campagne.

Frédéric a expressément proclamé : « Si vous trouvez un pays où il y a de nombreux lieux fortifiés, ne laissez aucun d'eux derrière vous, mais capturez-les tous. Alors vous procéderez systématiquement et vous n'aurez rien à craindre derrière vous. »

Si les alliés avaient eu l'intention de suivre ce principe Frédéricain lorsqu'ils ont envahi la France en 1814, ils n'auraient jamais pu surmonter Napoléon.

Frédéric a construit des canaux ; il a utilisé les voies navigables non seulement pour le commerce, mais aussi pour le ravitaillement de ses troupes. Napoléon a construit des routes ; il a mené la guerre principalement en marchant.

Pour Frédéric, la bataille était, selon une expression qu'il utilisait souvent, un "émétique" que l'on donne à une personne malade. Il écrivait assez souvent, lorsqu'il voulait justifier sa décision de livrer bataille, qu'il ne lui restait plus d'autre possibilité. Pour lui, la bataille était une question adressée au destin, un défi à la chance, qui pouvait déterminer l'issue de manière imprévisible. Napoléon affirmait comme principe qu'il n'accepterait pas la bataille s'il n'avait pas 70 % de chances de gagner. Si Frédéric avait été prêt à adhérer à ce principe, il aurait à peine pu livrer une seule bataille. Cela ne montre pas une différence dans l'audace des deux commandants, il n'y a pas de doute là-dessus, mais cela réside dans les différences des systèmes. Si le praticien de la stratégie d'anéantissement était prêt à considérer la bataille comme une décision aléatoire, alors toute la

guerre reposait sur le hasard, car c'est la bataille qui décide de l'issue de la guerre. Dans la stratégie d'attrition, la bataille n'est qu'un facteur parmi d'autres, et l'issue de la bataille peut être contrebalancée. Frédéric a écrit une fois, lorsqu'il envisageait une bataille, que même si elle devait être perdue, sa situation ne serait pas en réalité pire qu'elle ne l'était déjà. Venant de Napoléon, une telle déclaration serait incompréhensible et impossible. Dans tous les cas, une bataille perdue ou victorieuse changeait pour lui et à ses yeux toute la situation. Pour la Prusse, Kunersdorf était quelque chose dont on pouvait se relever, tandis que Iena ne l'était pas. Nous avons vu dans le cas de Frédéric combien l'affirmation qu'il faisait souvent, selon laquelle toutes les forces disponibles devaient être réunies pour une bataille, était en réalité limitée dans la pratique. Napoléon a vraiment suivi cela jusqu'au bout, même si cela n'est naturellement pas à prendre de manière absolue. Le 15 novembre 1805, il écrivait à Marmont : "Les gens me prêtent un peu plus de talent qu'aux autres, et pourtant, pour livrer bataille à un ennemi que je sais déjà capable d'être vaincu, je ne crois jamais avoir assez de troupes ; je rassemble toutes les forces que je peux."

Frédéric avait le principe d'établir un plan de campagne aussi vaste que possible, dont il a lui-même déclaré dès le départ qu'il serait réduit dans l'exécution. Encore et encore, il a confirmé son adhésion à ce principe. « Des plans de campagne de grande envergure », dit-il dans le *Testament Politique* de 1768, « sont sans aucun doute les meilleurs, car en les mettant en œuvre, on remarque immédiatement ce qui serait impraticable, et en se limitant à ce qui est réalisable, on atteint plus qu'avec un petit projet, ce qui ne peut jamais mener à quelque chose de grand. » « De tels grands plans ne réussissent pas toujours ; s'ils réussissent, ils décident de l'issue de la guerre. » « Élaborez quatre projets de ce type, et si l'un d'eux réussit, vous serez récompensé pour tous vos efforts. » Par conséquent, si l'on compare ses plans initiaux avec leur exécution ultérieure, nous ne pouvons éviter l'impression que son énergie n'était pas à la hauteur de ses idées stratégiques. Rien ne serait plus faux. En toute connaissance de cause, il a d'abord élaboré des plans qui dépassaient le possible afin de ne rester en aucun cas en dessous de ce qui était possible. Les faits établis ont déterminé leurs limites ; il savait qu'ils le feraient et le voulait ainsi. Ses idées stratégiques peuvent donc toujours être évaluées et estimées uniquement avec cette condition. Le contraire s'appliquait à Napoléon. Ses plans ne rétrécissaient pas dans l'exécution, mais devenaient encore plus grands. Il a dit de lui-même :

« Lorsque je fais un plan de campagne, il n'y a personne de plus timide que moi ; j'imagine tous les dangers de manière exagérée et je vois toutes les stratégies napoléoniennes dans les circonstances aussi sombres que possible ; je suis dans un état d'agitation douloureux. Bien sûr, cela ne m'empêche pas de paraître complètement joyeux devant mon personnel. Mais une fois ma décision prise, j'oublie tout et je pense seulement aux choses qui peuvent la faire réussir. »

Dans la bataille frédéricienne, tout repose sur un effet unifié et cohésif ; le premier choc est également censé entraîner la décision. Napoléon se lançait souvent dans une bataille sans un plan défini, sans même une idée assez précise de la position de l'ennemi. On établit le contact, disait-il, puis on voit ce qu'il y a à faire. En conséquence, une partie très significative de l'armée devait rester en réserve afin que la victoire puisse se jouer avec elle au point désigné par le commandant. Principalement, cette différence entre la bataille frédéricaine et la bataille napoléonienne revient à la différence de tactiques, la formation linéaire et le combat par tireurs d'élite. Néanmoins, un lien avec la stratégie est également impliqué. La bataille napoléonienne se développe organiquement à partir des opérations précédentes, souvent imprévues. La bataille frédéricaine découle d'une décision subjective plus ou moins préparée, et elle rejette donc un long développement initial et cherche la décision le plus rapidement possible.

Tout au long de sa vie, Frédéric n'a cessé d'évaluer des principes stratégiques, des expédients et des plans. Napoléon a dit : « Je ne connais que trois choses en guerre ; ce sont de parcourir dix lieux par jour, de combattre et de se reposer. »

Ce qui était vrai pour la bataille individuelle—à savoir que Napoléon laissait se développer sans idée préconçue—était également vrai pour sa stratégie. Il a lui-même déclaré qu'il n'avait jamais de plan de campagne. Et cela ne contredit pas l'affirmation que nous avons entendue plus

haut, à savoir qu'il était très anxieux en élaborant ses plans. Une déclaration de Moltke souvent citée se lit comme suit:

« Aucun plan d'opération ne peut s'étendre avec un certain degré de certitude au-delà de la première rencontre avec la force principale de l'ennemi. Seul le profane croit pouvoir discerner dans le cours d'une campagne l'exécution cohérente d'une idée initiale formulée à l'avance, réfléchie dans tous ses détails et respectée jusqu'à la fin. »

C'est dans ce sens que Napoléon voulait aussi dire qu'il n'avait jamais de plan de campagne. Néanmoins, il avait naturellement une idée très précise pour et durant le déploiement de ses troupes, et il pesait soigneusement les possibilités qui pouvaient en découler, mais sans décider à l'avance pour une en particulier. Dans la stratégie d'attrition, nous trouvons sans cesse des plans de campagne déterminés longtemps à l'avance - avec Frédéric, sans doute pas dans la même mesure qu'avec ses contemporains, mais néanmoins avec lui aussi, en accord avec la nature des choses.

Même Napoléon n'était pas assez fort pour amener la soumission de ses ennemis à un niveau similaire à celui, par exemple, d'Alexandre le Grand, qui a pris possession de toute la Perse. Même les Prussiens auraient continué à se battre en 1807 si les Russes avaient été prêts à le faire. Ce n'est pas seulement par la victoire mais finalement aussi par la politique que Napoléon a mis fin à ses guerres. Nous pourrions donc dire que la différence entre lui et son prédécesseur n'était, après tout, qu'une différence relative. Mais nous avons vu que les différences pratiques étaient fondamentales en ce sens que Napoléon agissait en fait selon les principes découlant logiquement de la nature de la stratégie d'anéantissement, tout comme Alexandre le Grand. Il était capable de le faire parce qu'il était certain, ou pensait l'être, que si, en fin de compte, il manquait encore quelque chose à la soumission complète de l'ennemi, s'il manquait de souffle, pour ainsi dire, il serait toujours capable de compenser cette déficience par la politique. En effet, nous pouvons dire que c'est précisément là que réside sa grandeur historique. Selon sa profonde inclination, Napoléon était même bien plus un homme d'État qu'un soldat. Ni dans sa jeunesse ni plus tard, il ne s'est jamais intéressé à l'histoire militaire ou aux études théoriques. Tous les militaires réfléchis s'interrogeaient sur la question de savoir s'il ne fallait pas revenir des lignes fines aux colonnes profondes ; il n'y a aucune indication que le lieutenant Bonaparte ait fait cela. Frédéric lisait tout ce qu'il y avait de littérature ancienne et plus moderne sur la nature de la guerre et l'histoire militaire. Bien sûr, Napoléon relevait également assez souvent qu'un soldat devait étudier les actes des grands commandants pour apprendre d'eux. Il a cité Alexandre, Hannibal, César, Gustave Adolphe, Turenne, Eugène et Frédéric. Mais lui-même connaissait essentiellement, en plus de César, uniquement les biographies peu militaires de Plutarque, et il préférait lire des écrits sur la politique et la philosophie morale. Rien n'était plus caractéristique de lui que son comportement au début de la guerre de la révolution. C'était un lieutenant français ; si son inclination militaire avait été la plus forte, cela l'aurait nécessairement poussé à se diriger vers le front et à combattre avec son régiment—d'autant plus fortement puisqu'il adhérerait avec enthousiasme aux nouvelles idées politiques. Mais pendant toute la première année, le jeune officier évita la guerre et s'occupa de projets quelque peu aventureux pour la politique corse. Ce n'est que lorsque ceux-ci avaient échoué qu'il se rendit à l'armée. Mais son tout premier plan de campagne à grande échelle, après qu'il ait été assigné au haut commandement en Italie en 1796, était d'ordre politique, visant à la séparation de la Sardaigne de l'Autriche, et c'est politiquement qu'il mit enfin fin à la lutte contre l'Autriche en 1797, lorsqu'étant déjà en position proche de Vienne, il proposa non seulement à son ennemi vaincu la cession de territoires (la Belgique et Milan), mais lui offrit également la possibilité d'un grand gain (Venise). La situation était similaire dans ses guerres tardives ; malgré toute son imagination extravagante, il avait néanmoins un sens des limites de son pouvoir. Que cette modération l'ait abandonné après 1812 et ne l'ait plus tenu dans des limites, ou qu'une nécessité inhérente inépuisable l'ait conduit au-delà de ces limites, nous pouvons d'abord passer outre. Nous nous limitons au point que ses circonstances lui permettaient de baser ses plans de campagne, non pas sur une simple usure, mais sur le renversement complet de son ennemi, afin qu'il puisse ensuite achever son travail politiquement—ce qui n'était pas possible pour Gustave Adolphe, les commandants de Louis XIV, le prince Eugène et Frédéric le Grand.

Si l'on était peut-être enclin à croire que la nouvelle stratégie avait émergé d'elle-même comme un produit naturel des nouvelles conditions, ce serait une erreur. Elle nécessitait le génie créatif d'une grande personnalité pour former ce nouveau phénomène à partir du matériel disponible. Précisément dans de telles situations, nous reconnaissons avec une clarté particulière que l'histoire mondiale n'est en aucun cas un processus naturel, comme le croient les matérialistes. Nous réalisons cela lorsque nous comparons les premières campagnes où la nouvelle stratégie a été appliquée, les campagnes du général Bonaparte, avec celles de l'un de ses collègues les plus importants, le général Moreau.

Après que 1795 se soit écoulé sans actions décisives mais que la Prusse se soit retirée à la suite du traité de paix de Bâle, au printemps de 1796, les Français établirent trois armées : une sous Jourdan le long du Rhin moyen jusqu'à Düsseldorf, une sous Moreau sur le Rhin supérieur, et une sous Bonaparte en Italie. Avec l'aide des subventions anglaises, les Autrichiens, ainsi que leurs alliés plus petits, avaient réussi à établir, en opposition aux Français, des armées qui n'étaient pas seulement égales en force mais même légèrement plus fortes. Des deux côtés, les troupes étaient dispersées sur un long front en respectant le principe de protection du territoire. Bonaparte, dont les troupes étaient stationnées en partie dans les Alpes, et en partie le long de la Riviera presque jusqu'à Gênes, rassembla maintenant sa force principale sur son flanc droit le plus extrême sur la Riviera, laissant sa ligne de communications avec la France faiblement couverte. Des deux côtés, les forces se déplaçaient l'une vers l'autre par les cols apennins, mais les Français, bien que quelques milliers d'hommes plus faibles en force globale, en raison de leurs dispositions de troupes, étaient plus forts que leurs ennemis dans chaque bataille individuelle. Ils ont défait la colonne centrale ennemie et ont ensuite poussé entre les armées autrichienne et sarde et ont complètement pris l'avantage lorsque le général accorda un armistice avantageux au roi de Sardaigne. Ainsi, Bonaparte repoussa les Autrichiens jusqu'à Mantoue, encercla les restes de leur armée là-bas et les assiégea. Quatre fois, les Autrichiens sortirent des Alpes pour secourir Mantoue. Chaque fois, ils furent vaincus par les Français — une fois lorsque Bonaparte abandonna le siège de la forteresse et sacrifia son lourd canon afin d'obtenir une supériorité numérique pour l'action décisive dans le champ ouvert.

Lorsqu'il avait été victorieux et négociait l'armistice à Leoben, il a dit aux généraux autrichiens : « Il y a beaucoup de bons généraux en Europe ; mais ils voient trop de choses en même temps. Quant à moi, je ne vois qu'une seule chose, et ce sont les masses d'hommes, je cherche à les détruire, car je suis certain qu'avec cela, tout le reste tombe en même temps. »

Un peu plus tard, il a dit à Milan : « La nature de la stratégie consiste toujours à avoir, même avec une armée plus faible, plus de forces au point d'attaque ou au point où l'on est attaqué que l'ennemi. » Enfin, à Sainte-Hélène, il a dit :

« Dans les guerres de la révolution, on avait le faux système de diviser ses forces, en envoyant des colonnes à droite et des colonnes à gauche, ce qui est complètement erroné. Ce qui m'a réellement apporté tant de victoires, c'était le système opposé. Car la veille d'une bataille, au lieu de laisser mes divisions séparées, je les rassemblais toutes au point que je voulais submerger. Mon armée était massée à ce point et repoussait facilement toutes les forces qui l'affrontaient, des forces qui étaient nécessairement toujours plus faibles. »

D'un point de vue objectif, il aurait été tout à fait possible pour Moreau et Jourdan d'opérer en Allemagne de la même manière que Bonaparte en Italie. Les Autrichiens sous le commandement de l'archiduc Charles étaient étendus le long d'un front allant de Bâle à Sieg. Après qu'un corps sous Wurmser ait été envoyé en Italie à cause des succès de Bonaparte, les forces opposées étaient tout à fait égales. Les Français, en concentrant leurs troupes, auraient pu attaquer et vaincre les différents corps autrichiens individuellement. Et de puissants coups étaient effectivement prévus ; mais l'objectif réel était considéré comme étant, non pas la destruction des forces armées ennemies, mais la conquête de territoire. Avec des actions de peu d'importance, les deux généraux français manœuvraient l'archiduc vers la Bavière. Moreau avançait vers l'Isar. Entre-temps, cependant, l'archiduc s'était retourné avec ses forces principales contre Jourdan ; il lui infligea une perte à Würzburg et le repoussa vers le Rhin. Le long de l'Isar, Moreau avait plus de deux fois la force de ses adversaires ; néanmoins, lui aussi entreprit un retrait, ne sachant pas comment faire un meilleur

usage de sa supériorité, et après quatre mois, les deux adversaires se retrouvaient à peu près dans les mêmes positions qu'au début des hostilités. L'opinion publique, cependant, créditait Moreau d'un grand accomplissement stratégique pour son retrait réussi sans pertes à travers le Höllental.

Le plan de campagne français, avec l'établissement des trois armées commandées par Bonaparte, Moreau et Jourdan, a été élaboré par le ministre de la guerre, Carnot. Les chercheurs ont affirmé y voir un concept stratégique de premier ordre, croyant que Carnot avait l'intention de faire converger les trois armées vers Vienne. Il est vrai que Carnot avait en tête une coopération entre les théâtres d'opérations en Italie et en Allemagne, mais néanmoins pas dans le sens où les trois armées, chacune avançant selon une stratégie napoléonienne de son propre point de départ, devaient finalement unir leurs forces sur le champ de bataille pour détruire l'armée ennemie. Au lieu de cela, son objectif était celui du soutien mutuel afin, en menaçant ses flancs, de manœuvrer l'adversaire de plus en plus loin et de gagner du territoire. Dans une certaine mesure, ce plan peut être comparé à la marche de Frédéric en Bohême en 1757. Tout comme Frédéric considérait la nature de ce plan comme consistant à « chasser l'ennemi presque hors de Bohême », mais souhaitait également porter le plus de coups possible dans le processus, Carnot a également écrit aux généraux, leur signalant comment ils allaient contourner l'ennemi et capturer ses dépôts tout en continuant à attaquer fortement et à ne pas relâcher leur poursuite jusqu'à ce qu'ils aient complètement vaincu et démantelé l'ennemi. Ces instructions peuvent servir d'exemple parfait pour la stratégie des pôles doubles. Mais la différence entre 1757 et 1796 est que, lorsque l'occasion s'est présentée, Frédéric a intensifié sa volonté de bataille jusqu'à mener la grande bataille de Prague et finalement l'idée de capturer toute l'armée ennemie à Prague, tandis que Moreau, avec des actions très modérées, est resté embourbé dans le concept de manœuvre et n'est pas allé au-delà, même lorsque la défection des princes allemands d'Autriche avait considérablement affaibli les forces nationales et avait donné aux Français une supériorité indiscutable.

Une comparaison de la double campagne en 1800 montre un tableau assez similaire. En 1799, les Autrichiens, avec l'aide des Russes, avaient chassé les Français d'Italie pendant que Napoléon était en Égypte. Bonaparte, ayant été nommé premier consul, prévoyait initialement de conduire la campagne en Allemagne. Il avait l'intention de rejoindre l'armée de réserve qu'il avait formée à Dijon avec les troupes de Moreau, d'attaquer les Autrichiens par un mouvement d'enveloppement depuis la Suisse, de causer la plus grande destruction possible à leur armée, puis de se diriger vers Vienne. Le plan s'est avéré impraticable, car Moreau n'était pas disposé à être subordonné au premier consul et Napoléon devait être attentif à ce général plus âgé, qui, après lui, était le plus respecté. Cela aurait été trop délicat pour lui politiquement si Moreau, mécontent, avait exigé sa décharge.

Et donc Bonaparte décida de mener l'armée de réserve, non pas vers l'Allemagne, mais à travers la Suisse jusqu'en Italie. Il descendit des Alpes du côté est du lac de Genève, fit déplacer un corps auxiliaire de Moreau par le col du Saint-Gothard pour le rejoindre, et apparut avec celui-ci à l'arrière des Autrichiens, à leur grande surprise. Avec un grand audace, il disposa ses divisions de manière à pouvoir affronter les Autrichiens sur n'importe quel itinéraire par lequel ils pourraient tenter de se retirer, tout en maintenant soigneusement ses unités si proches les unes des autres qu'elles pouvaient se soutenir mutuellement. Lorsque les forces opposées se rencontrèrent par surprise dans le village de Marengo le 14 juin 1800, les Autrichiens, qui avaient une force rassemblée d'environ 30 000 hommes, avaient l'avantage contre la force française de 20 000 hommes. La bataille a failli se terminer par une défaite complète des Français. Mais l'arrivée de la division de Desaix (6 000 hommes), qui avait été ordonnée par Bonaparte, et une attaque de cavalerie spontanée du général Kellermann inversèrent la balance. Le commandant autrichien, Mêlas, qui était déjà plutôt âgé, avait déjà quitté le champ de bataille, et ses troupes avançaient avec peu d'ordre lorsque la contre-attaque se produisit avec une surprise totale. Par conséquent, les Français furent victorieux malgré leur infériorité numérique, principalement en raison de la capacité de leurs troupes et de leurs généraux jeunes et énergiques. Puisque la bataille se déroula avec des fronts inversés, les Autrichiens croyaient qu'ils n'avaient plus d'autre ligne de retraite, et Bonaparte

conquit le Haut-Italia jusqu'au Mincio en accordant à Mêlas un retrait libre en échange de l'évacuation de cette zone.

En Allemagne, Moreau a connu un succès similaire en repoussant les Autrichiens lentement mais sûrement derrière la rivière Inn. La différence est que l'Allemagne était le principal théâtre d'opérations, tandis que l'Italie était le théâtre secondaire, et que Bonaparte a réussi à obtenir le même succès dans cette dernière région avec de petites forces grâce à l'audace sans précédent de son commandement, tout comme Moreau l'a fait avec son avance méthodique sans risque particulier. La comparaison n'est même pas modifiée par le fait que Moreau a finalement remporté la victoire de Hohenlinden le 3 décembre 1800, après l'expiration d'un armistice. Car cette victoire n'était pas le fruit d'une stratégie planifiée, mais, comme Napoléon l'a très justement qualifiée, une "rencontre chanceuse", même si, bien sûr, dans un style très élevé. Encore une fois, la victoire est allée aux Français en raison de la supériorité qualitative de leurs troupes et de l'élan du jeune général Richepanse.

À nouveau en 1813, lorsque Moreau, qui avait été appelé par les alliés à servir avec eux par ses conseils stratégiques, discuta de la situation de l'Armée du Nord avec Bernadotte, il conseilla d'urgence à Bernadotte de ne pas prendre l'offensive, comme le préconisait le plan de Trachenberg, car sa ligne d'opérations était trop faiblement sécurisée.

Si nous comparons Moreau avec Frédéric et Daun, nous voyons comment des hommes avec les mêmes concepts de base peuvent différer grandement les uns des autres. Des victoires telles que celles remportées par Frédéric lors de ses grandes batailles n'ont jamais été gagnées par Moreau. Mais Moreau n'a jamais non plus été aussi éloigné du pôle de bataille que le roi ne l'était dans ses dernières années. Cependant, nous ne pouvons pas non plus placer Moreau dans la même catégorie que Daun, car le Français était nettement supérieur à Daun en énergie et en flexibilité. La jeunesse même de son armée lui donnait une flamme et une force qui n'étaient pas disponibles dans le système autrichien traditionnel.

Rien ne serait plus inexact que de tenir Moreau en faible estime parce qu'il a suivi la stratégie d'usure. Pour ne pas être un stratège de cette école, il aurait en fait dû être un Napoléon. Il aurait dû avoir non seulement l'assurance infaillible de la compréhension, mais aussi ce mélange incomparable d'audace et de prudence, de fantaisie éclatante et du pouvoir d'analyse le plus froid, d'héroïsme et de compétence politique qui caractérisent la stratégie napoléonienne. Il n'est toujours pas un reproche de ne pas être un Napoléon. Nous avons fait cette comparaison, non pas pour mesurer les deux hommes l'un par rapport à l'autre, mais pour clarifier pour nous-mêmes que l'histoire du monde repose non seulement sur des conditions, mais que les personnalités forment au moins un des nombreux éléments qui composent cette histoire. La Révolution française n'a pas encore créé la stratégie moderne de l'anéantissement et remplacé la stratégie d'usure par celle-ci, mais c'est le général Bonaparte qui a créé cette stratégie avec les ressources de la Révolution française. Et il en était également conscient. Il a dit que seule une ambition vulgaire pouvait utiliser ces ressources qui servaient Louis XIV et Frédéric II. Cela est rapporté par le maréchal St. Cyr dans ses mémoires, qui reproche à Napoléon de mépriser des règles reconnues universellement comme bonnes et de croire qu'elles étaient destinées uniquement aux esprits médiocres.

Leurs contemporains ne faisaient aucune distinction importante entre les réalisations des généraux Moreau et Bonaparte. Certes, il y avait des discussions sur une école italienne et une école allemande de stratégie, la première faisant référence à Bonaparte et la seconde à Moreau, mais ni la véritable nature du contraste ni la supériorité absolue de l'une des deux « écoles », c'est-à-dire de la personnalité, sur l'autre n'étaient reconnues. Bonaparte s'est chargé de réaliser le coup d'État et est devenu ainsi le dirigeant de la France, mais savoir s'il était vraiment l'homme appelé à cela par le destin et le seul à l'être - ce point n'était en aucun cas évident pour le monde contemporain. Ce doute a conduit à un après-coup de la campagne de Marengo qui, du point de vue de l'histoire militaire, nous donne l'occasion de remarques complémentaires sur cette situation.

Lorsque Napoléon s'est fait élire et couronner empereur en 1804, il était encore, bien sûr, dans le vestibule de sa grandeur, de ses actes et de sa réputation. Son mouvement fantastique vers l'Égypte avait échoué et l'on pouvait légitimement se demander s'il était juste pour lui de laisser ses

troupes dans l'embarras là-bas. Ses succès de 1796 et 1800 étaient brillants, mais Moreau était sur le même niveau que lui, et des langues malveillantes murmuraient que la victoire de Marengo était due essentiellement non à Napoléon mais à Desaix, qui tomba sur le champ de bataille. Pour contrer cette idée, l'empereur fit rédiger un rapport officiel sur la campagne, qu'il corrigea lui-même et qui devait être retravaillé selon ses corrections. Ces changements déformaient la vérité de la manière la plus grossière en indiquant que le commandant était conscient de tout et avait tout prévu à l'avance, tout en supprimant le retrait temporaire des Français et les moments critiques de la bataille. Pour l'historien critique, ces — disons, évidentes — falsifications n'ont fait que diminuer la renommée du commandant. Car il n'existe pas de grande action stratégique qui n'inclue un grand risque et donc également un moment critique, et le mérite de l'estimation complète et inconditionnellement correcte de la situation est soit fictif soit fortuit, car une telle estimation de la situation n'est possible que dans une mesure modérée. Napoléon était-il alors si peu conscient de ses propres actions, ou sa vanité l'a-t-elle dupé au point qu'il se soit transformé en gobelin ? Il savait mieux. Il savait que la vraie grandeur ne peut être comprise par le commun des mortels. Tout comme les gens préfèrent toujours imaginer le courage dans la victoire d'une force plus petite sur une plus nombreuse, ils voient la preuve la plus claire de l'art du commandement lorsqu'il leur est montré que le grand homme a estimé et su tout très précisément à l'avance. Que la stratégie signifie mouvement dans un élément opaque et que la qualité la plus importante d'un commandant est l'audace — c'est une réalisation qui a été d'abord découverte et introduite dans la science militaire par Clausewitz. Si Napoléon avait admis à quel point il avait frôlé la perte de la bataille — en fait, que son corps principal avait déjà été battu lorsque Desaix est arrivé tard dans la soirée — le peuple français n'aurait pas admiré son audace, mais lui aurait reproché sa folie de diviser ses troupes, dont il a été sauvé seulement par chance. Même les Athéniens, bien sûr, n'ont pas pu dépeindre à leurs enfants la grandeur de Thémistocle d'une autre manière que par le récit du message secret habile par lequel il a induit en erreur le roi perse pour l'inciter à attaquer à Salamine.

Simultanément avec le général Bonaparte, l'archiduc Charles est apparu comme commandant sur la scène mondiale, étant deux ans plus jeune que Napoléon (né en 1771). L'archiduc était un esprit réfléchi et, dès son jeune âge, avait déjà manié la plume aussi bien que l'épée, composant de nombreux écrits. Sur le plan stratégique, il était un défenseur absolu de la stratégie d'attrition. Comme Frédéric le Grand, il affirmait qu'il fallait faire tout son possible pour rendre les guerres aussi courtes que possible et que l'objectif ne pouvait être atteint que par des coups décisifs, mais en même temps, il limitait cette proposition en enseignant : "Dans chaque pays, il existe des points stratégiques qui sont décisifs pour le destin du pays ; car en les tenant, on obtient la clé du pays et on devient maître de ses ressources." Et il ajoute : "L'importance décisive des lignes stratégiques fait qu'il est indispensable de ne pas se laisser égarer par aucun mouvement, même par les plus grands avantages tactiques, au point de s'éloigner de ces lignes ou de se diriger dans une direction à tel point qu'elles soient sacrifiées à l'ennemi." Ou encore : "Les mesures tactiques les plus importantes ont rarement une utilité continue dès qu'elles se produisent dans des endroits ou dans une direction qui ne sont pas stratégiques."

Ces propositions sont justifiées et appropriées pour la stratégie d'attrition. En effet, beaucoup dépendait non seulement du fait qu'une victoire ait été remportée, mais aussi de l'endroit où elle a été remportée, car une victoire qui ne peut être suivie n'a qu'une valeur passagère, et souvent le suivi est étroitement limité. Nous avons vu comment Frédéric a même retiré après l'une de ses victoires les plus brillantes, à Soor. Dans la stratégie d'anéantissement, la victoire ne dépend pas du "point" où elle est remportée ou de la "ligne stratégique" le long de laquelle on se déplace, mais le commandant part du principe qu'avec la victoire, les points stratégiques tombent également entre ses mains, et il détermine les lignes stratégiques. C'est précisément en sacrifiant sa ligne stratégique que Napoléon, comme nous allons le voir immédiatement, a attaqué les Prussiens à Iéna et Auerstadt par l'arrière et non seulement les a conquis mais les a également détruits.

La stratégie napoléonienne est exempte de tout schéma. Néanmoins, une forme de base réapparaît si fréquemment avec Napoléon qu'elle mérite d'être discutée. En déployant ses forces, il pousse l'ensemble de sa force sur un aile ou un flanc de l'ennemi, cherche à l'envelopper, à l'éloigner

de sa base, et ainsi à le détruire aussi complètement que possible. C'était déjà son plan au printemps de 1800, lorsqu'il prévoyait d'attaquer les Autrichiens dans le sud de l'Allemagne en conjonction avec Moreau, s'élançant depuis la Suisse. C'est ce qu'il a fait en 1805, lorsqu'il a attaqué les Autrichiens le long du Danube par le nord, les enveloppant, et pour cela, il avait fait marcher Bernadotte de Hanovre à travers la Principauté d'Ansbach. Il a fait la même chose l'année suivante, lorsqu'il a attaqué les Prussiens en Thuringe, avançant non pas depuis le Rhin mais depuis la Haute-Main. Il les a enveloppés si complètement que les batailles de Jena et Auerstadt ont été livrées avec des fronts inversés, les Prussiens tournés vers Berlin et les Français de dos à cette ville. Si les Français avaient été vaincus dans cette formation, ils auraient eu un retrait encore plus difficile que les Prussiens; coincés contre les Erzgebirge et la frontière autrichienne, ils auraient pu être détruits. Mais sûr de sa victoire, Napoléon n'a pas hésité à prendre le risque, et il a ensuite pu complètement user l'armée prussienne dans sa retraite, séparée qu'elle était de sa base.

Le général prussien von Grawert est censé avoir correctement prédit l'opération de Napoléon en 1806 et l'avoir interprétée de manière à dire "que l'ennemi enveloppera notre flanc gauche et nous coupera de l'Elbe, de toutes nos ressources, c'est-à-dire de l'Oder et de la Silésie." Nous ne pouvons mieux caractériser la différence entre la stratégie ancienne et la nouvelle que par une comparaison de cette interprétation avec la véritable intention de Napoléon. Grawert voyait tout correctement dans le sens de la stratégie frédéricienne. Mais Napoléon ne se souciait absolument pas de "couper" des "ressources", ce qui aurait manœuvré l'armée prussienne vers l'arrière et aurait ouvert un morceau de territoire pour lui, mais il se plaçait sur la ligne de retraite des Prussiens afin de attraper leur armée elle-même.

Le plan de Napoléon pour la campagne d'automne de 1813 s'inscrit également dans ce tableau. Au départ, il prévoyait d'adopter une posture défensive avec sa force principale face aux armées bohémiennes et silésiennes jusqu'à ce que l'Armée du Nord sous Bernadotte soit vaincue et que la campagne, jusqu'à Dantzig, soit sous son contrôle. Ensuite, la grande offensive devait commencer dans la direction du nord au sud, visant à couper les Russes de leurs communications avec leur pays. Le plan a échoué car l'Armée du Nord, commandée par Bernadotte, a repoussé prudemment mais logiquement les armées françaises à Gross-Beeren et Dennewitz.

Ce n'est qu'avec le nouveau déclenchement de la guerre générale en 1805 que Napoléon atteignit la pleine mesure non seulement de sa renommée et de sa grandeur, mais aussi de sa stratégie. Les perturbations de la révolution avaient été surmontées ; les grandes masses, l'esprit patriotique et les nouvelles tactiques étaient désormais régis par la discipline ; l'Empereur Napoléon était en position d'exécuter tout ce qu'il considérait comme juste, sans entrave de la part d'autres puissances.

Le secret du grand commandant réside dans le mélange d'audace et de prudence. Nous le trouvons chez Alexandre lorsqu'avant d'entreprendre sa campagne dans l'intérieur de la Perse, il a d'abord sécurisé ses arrières en conquérant Tyr et l'Égypte, renforçant ainsi considérablement son armée. Nous trouvons la même combinaison de qualités chez Hannibal, lorsqu'il a établi comme objectif la séparation des alliés italiens de la capitale plutôt que le siège de Rome. Nous trouvons ces qualités chez Scipion lorsque, bien qu'il ait permis à la bataille décisive de se développer sans ligne de retraite, il a prévu à l'avance son renforcement par Masinissa. Nous trouvons ces qualités chez César, qui a prévu de s'en prendre d'abord à l'armée sans commandant puis au commandant sans armée. Nous avons trouvé les mêmes qualités chez Gustave Adolphe et Frédéric. Et nous les trouvons également chez Napoléon. Aussi audacieux qu'il soit à défier le destin à maintes reprises, il ne se précipite en aucun cas dans l'infini, mais il sait où il doit s'arrêter, passe de l'offensive à la défense, laisse l'ennemi décider s'il doit ou non l'attaquer et en même temps cherche à parfaire sa victoire par la politique.

Le meilleur exemple de cette conduite est la campagne d'Austerlitz. Napoléon a détruit une armée autrichienne à Ulm, capturé Vienne, et avancé jusqu'à la proximité d'Olmütz en Moravie, où les Russes se sont opposés à lui avec leur force principale. Combattre une bataille offensive à un tel "point" semblait trop risqué pour Napoléon, puisque l'ennemi était numériquement quelque peu plus fort. Il a initié des négociations, et lorsque l'ennemi s'est approché, il a pris position pour une bataille

défensive. Il l'a gagnée (2 décembre 1805) en effectuant une contre-attaque depuis sa position défensive au bon moment. Pour l'envelopper, l'ennemi a étendu ses forces très loin et a ainsi formé un centre mince sans véritables réserves. C'était le point qui appelait à un coup pénétrant. "Combien de temps vous faudra-t-il pour capturer cette hauteur (à Pratzen)?" a demandé l'empereur au maréchal Soult, qui était à ses côtés. "Vingt minutes." "Alors attendons un quart d'heure." Il s'agissait alors de passer ce quart d'heure correctement.

Parmi tous les types de combats, le combat défensif-offensif est le plus efficace. La défense et l'offensive ont toutes deux leurs avantages et leurs faiblesses. Le principal avantage de la défense est le choix du champ de bataille et l'exploitation complète du terrain et des armes à feu. Le principal avantage de la stratégie offensive est l'élan moral de l'attaque, le choix du point d'attaque et l'issue positive. La défense entraîne initialement toujours un résultat négatif. Par conséquent, les batailles purement défensives ne sont que très rarement remportées (Crécy, 1346 ; Omdurman, 1898). Le plus grand résultat, cependant, est atteint lorsque le commandant passe à la contre-attaque depuis une bonne position défensive au bon moment et au bon endroit. Nous nous sommes familiarisés avec Marathon comme l'exemple classique de la bataille défensive-offensive. Austerlitz est le pendant moderne de cette bataille. Cette bataille est importante pour nous tant dans son plan que dans son exécution, car elle nous montre le commandant en complet contrôle de soi, car nous voyons ici comment cet homme, malgré tout son audace, n'a jamais perdu son sang-froid. Sa prudence a même été si grande que, lorsque l'approche des ennemis a été signalée, il a donné l'ordre à Talleyrand, qui négociait à Vienne, d'accepter une paix équitable. Bien qu'il fût confiant dans la victoire, il souhaitait donc également couvrir diplomatiquement ses arrières en cas de défaite.

Parmi les événements les plus audacieux de la carrière de Napoléon figure la traversée du Danube qui a conduit à la bataille d'Aspern les 21 et 22 mai 1809. L'archiduc Charles, avec toute l'armée autrichienne, plus de 100 000 hommes, était sur la rive nord, assez proche du point de passage. Les Français devaient traverser le puissant cours d'eau sur un seul pont improvisé. Le pont s'est effondré la première fois alors qu'ils n'avaient que 22 500 hommes de l'autre côté, et la seconde fois le jour suivant à huit heures du matin, lorsque près de 60 000 hommes étaient de l'autre côté. Mais malgré leur supériorité quadruple le premier jour et leur force d'encore autant d'hommes le deuxième jour, les Autrichiens n'ont pas réussi à jeter les Français dans la rivière. L'archiduc Charles avait encore des réserves mais il ne les a pas fait avancer. Toute la différence entre lui et Napoléon se révèle à ce point. Pour Frédéric le Grand, la question de l'emploi de la réserve n'existait pas encore vraiment, puisqu'il prévoyait, bien sûr, d'accomplir tout avec le premier coup, par conséquent il le rendait aussi puissant que possible, ne disposant d'aucune réserve significative. Avec les nouvelles tactiques, les Autrichiens avaient également dû accepter le principe des réserves, mais comme la puissance intellectuelle de l'archiduc n'était pas suffisamment large pour l'amener à accepter la stratégie de l'anéantissement, il manquait aussi d'une conception correcte de la nature et de l'utilisation de la réserve. Il établit le principe : « La réserve ne peut être engagée dans la bataille que lorsque son soutien décide de l'issue sans aucun doute. » « Elle peut éventuellement être engagée ici et là si un dernier coup est nécessaire pour achever la victoire ; sinon, son objectif principal est toujours de sécuriser et de couvrir un retrait. » Même en suivant ce principe, aussi terne soit-il, à Aspern toutes les ressources auraient dû être engagées dans la bataille pour obtenir la victoire la plus complète possible. Il n'y aurait pas eu de meilleure occasion. Mais l'archiduc n'avait pas le courage d'accomplir cela. Bien sûr, il était toujours enfermé dans les concepts de la stratégie de l'attrition, qui n'attribuent aucune importance particulière à la victoire en tant que telle. Seul un héros comme Frédéric le Grand était encore capable, même avec de tels concepts, de répondre aux grands défis du destin dont témoignent ses combats. L'archiduc Charles était trop peu avisé pour saisir le cadeau que la déesse du destin lui tendait avec un sourire à Aspern. Il regardait toujours derrière lui, tout comme sa statue équestre à Vienne le montre aujourd'hui avec une ironie cruelle et inconsciente.

Les Français défendaient avec leur infanterie les deux villages d'Aspern et d'Esslingen et tenaient les intervalles avec une faible force de cavalerie qui effectuait une audacieuse attaque après l'autre. Napoléon s'exposait de manière extrême en chevauchant le long des rangs de ses troupes au

milieu des tirs afin de renforcer leur courage. Les Autrichiens forcèrent finalement leurs adversaires à se retirer sur l'île dans le Danube près de la rive nord, mais l'archiduc Charles n'osa pas les attaquer là ni exploiter son succès d'aucune autre manière. Six semaines plus tard, Napoléon avait renforcé ses forces à tel point qu'il pouvait renouveler la tentative, et cette fois il réussit, lors de la bataille de Wagram, le 6 juillet 1809. Napoléon remporta la bataille grâce à sa grande supériorité numérique, en enveloppant l'aile gauche des Autrichiens. Les grandes masses d'artillerie et d'infanterie qu'il avait concentrées au centre n'ont pas, comme on le suppose souvent, amené la décision. L'archiduc Charles a été injustement loué parce qu'il avait fait attaquer l'aile gauche des Français sur le flanc par un corps d'armée indépendant; cela semble être une prémonition de la méthode de Moltke pour mener des batailles. Néanmoins, la similitude n'est que superficielle. L'attaque était trop faible pour être efficace, et l'archiduc, bien qu'il ait eu suffisamment de temps pour se préparer à un nouveau passage du Danube par les Français, n'avait pas de plan de bataille bien pensé et oscillait constamment entre des idées défensives et offensives.

Le véritable problème de la stratégie napoléonienne est la campagne de 1812. Napoléon a vaincu les Russes à Borodino et a capturé Moscou. Mais il a dû faire demi-tour à nouveau, et ce faisant, il a perdu pratiquement toute son armée. La même chose serait arrivée à Frédéric s'il avait voulu risquer de prendre Vienne. Même avec les forces dont Napoléon disposait, la stratégie d'anéantissement avait ses limites. Napoléon aurait-il mieux fait s'il avait adopté la stratégie d'épuisement en 1812 et mené la guerre à la manière de Frédéric ? Clausewitz a répondu négativement à cette question, avec de bonnes raisons, et il a expliqué que l'empereur français avait encore la meilleure chance de gagner cette guerre s'il combattait par la méthode qui lui avait toujours garanti la victoire jusqu'à ce moment-là. Mais étant donné la proportion de forces des deux côtés, il ne pouvait gagner ni avec la stratégie d'épuisement ni avec celle d'anéantissement. Au total, selon les dernières recherches, il avait 685 000 hommes sous les armes contre 437 000 Russes, y compris les garnisons. Six cent douze mille hommes ont franchi la frontière, dont plus de la moitié, au moins 350 000 hommes, appartenaient à l'armée principale, au centre. Mais quand il est arrivé à Moscou, il n'avait que 100 000 hommes avec lui. En seulement quatorze jours après le franchissement du Niémen, il avait perdu 135 000 hommes, presque sans combat, à cause des déserteurs, des mauvaises rations, et des maladies. La moitié française de l'armée était composée en grande partie de très jeunes hommes qui venaient d'être levés en 1811, et parmi eux se trouvaient de nombreux « réfractaires », qui avaient reçu leur formation militaire sur les îles néerlandaises, où ils ne pouvaient pas désertir. Mais cette formation n'a pas tenu lors de l'avance à travers la campagne stérile de Russie. Le système de dépôt pour les rations ne fonctionnait pas de manière satisfaisante ; conformément à son habitude, Napoléon n'y avait accordé que peu d'attention et n'avait pas suffisamment pris en compte que le territoire russe ne lui fournirait pas ce qui lui avait été disponible en Italie et en Allemagne. Ainsi, il a en fait perdu la guerre à cause des déserteurs et de l'échec du système de rations, et non, par exemple, à cause de l'hiver russe, qui n'a fait que décimer les restes de son armée et qui, de plus, était plus tardif et plus doux en 1812 que dans d'autres années. Si Napoléon était arrivé à Moscou avec 200 000 hommes au lieu de 100 000, il aurait probablement pu contrôler la zone conquise, et le tsar aurait finalement accepté ses conditions.

Nous pouvons comparer la campagne de Napoléon en 1812 avec l'invasion de la Bohême par Frédéric en 1744, lorsqu'enfin, sans avoir perdu une bataille, il fut chassé du pays simplement en raison des actions ennemies contre ses lignes de communication, et il perdit une très grande partie de son armée. Frédéric lui-même considérait ce « point » en territoire ennemi comme une erreur, mais il réussit à reconstituer son armée pendant l'hiver et, grâce à Hohenfriedberg, à rétablir l'équilibre. Néanmoins, Frédéric avait voulu mener avec son « point » uniquement une campagne de stratégie d'attrition, et la défaite n'était donc pas irréparable. Napoléon visait quelque chose de beaucoup plus grand, une victoire complète et décisive, et puisqu'il avait échoué dans cela, la réaction était beaucoup plus difficile. Elle consistait, bien sûr, non seulement en la perte de l'armée mais aussi, très important, du fait que ses deux alliés forcés, la Prusse et l'Autriche, trouvaient maintenant le courage de rompre avec lui.

L'erreur qui a conduit à la chute de Napoléon n'est donc pas tant le fait qu'il agisse sur une base stratégique erronée, mais qu'il a surestimé la cohésion morale intérieure du peuple français dans son empire. Sans doute, une grande partie des Français lui a été fidèle avec respect et gratitude, ou a été aveuglée par sa renommée et entraînée par celle-ci. Mais dans une très grande partie de la population, ces sentiments étaient à peine présents, voire négatifs. Les hommes n'étaient pas prêts à se battre pour lui, et ceux qui l'étaient, enrôlés de force, faisaient défection. Certes, il réussit même en 1813 à lever à nouveau une grande armée, néanmoins, lors de la campagne automnale harassante, cette armée fut détruite dans une très large mesure, non pas par l'ennemi, mais par la désertion. Fait remarquable, nous n'avons aucun rapport sur ce qu'il est vraiment advenu des déserteurs de 1812. Nous devons néanmoins supposer qu'une très grande partie d'entre eux est rentrée en Allemagne et en France et a été à nouveau enrôlée en 1813. Mais étant donné qu'aucune indication à ce sujet ne manque, nous ne pouvons pas estimer quelle a été réellement la masse de recrues que la France a fournie à l'empereur durant ces années.

La campagne de 1814, comme nous l'avons appris grâce à des recherches plus approfondies, était totalement gouvernée par des motifs politiques mais elle est intéressante pour une "Histoire de l'Art de la Guerre" car ces motifs politiques pouvaient être habillés des règles de l'ancienne stratégie. Une faction, sous la direction de Metternich, cherchait à établir un équilibre avec Napoléon et, en cas d'échec, favorisait la restauration des Bourbons. L'autre faction favorisait la chute de Napoléon, et le tsar Alexandre souhaitait le remplacer par Bernadotte. Afin de ne pas se battre pour des objectifs opposés, les Autrichiens refusèrent de bouger et, soit intentionnellement soit non, habillèrent cette réticence de considérations stratégiques. Ils fondaient leur position sur le fait qu'aucun des deux, Eugène ou Marlborough, tous deux aussi grands commandants, n'avait jamais dirigé leurs opérations contre Paris. Le roi de Prusse ne souhaitait pas continuer la poursuite au-delà du Rhin, car le Rhin constituait une coupure nette, et il fallait d'abord rassembler près d'un tel obstacle. Son adjudant général, Knessebeck, voulait s'arrêter sur le plateau de Langres car la ligne de partage des eaux de France s'y trouvait et on pouvait donc dominer la France depuis ce point.

Dans la campagne de 1815, les natures opposées des deux méthodes de stratégie étaient à nouveau en jeu. Wellington, qui était certainement un général très important, adhérait néanmoins encore aux concepts de la stratégie d'attrition. Au total, les armées alliées en Belgique n'étaient pas beaucoup moins que deux fois plus fortes que Napoléon (220 000 troupes, dont un certain nombre, il est vrai, avaient très peu de valeur, contre 128 000 soldats excellents). Pourtant, l'empereur s'est approché de la victoire, car Wellington, qui pensait toujours à se protéger, n'a pas rassemblé ses troupes assez tôt pour la bataille, arrivant donc trop tard à la bataille de Ligny, et à nouveau le 18, lors de la bataille de Belle-Alliance, il a laissé un corps entier, 18 000 hommes, en position à 9 milles du champ de bataille. Cette division des forces a été correctement comparée à la conduite de Frédéric lorsqu'il a laissé le corps de Keith de l'autre côté de la ville pendant la bataille de Prague. Mais ce qui semblait pourtant logique, même si ce n'était pas nécessaire, au cours de la période de stratégie frédéricienne était une grave erreur à l'époque de Napoléon. Cela était contrebalancé par le fait que Gneisenau, d'autre part, guidé seulement par l'idée de la bataille décisive, a renoncé aux communications directes de l'armée battue à Ligny avec la patrie et a dirigé son retrait vers Wavre, près des Anglais, afin que les Prussiens puissent se déplacer pour les rejoindre le lendemain. En raison de la victoire finale, les erreurs de Wellington étaient si éclipsées qu'elles reçurent peu d'attention. Du point de vue de l'histoire militaire, cependant, elles devraient être fortement soulignées, non pas parce qu'elles étaient des erreurs, mais comme preuve du pouvoir et de la nocivité des fausses théories. La campagne de quatre jours de 1815 peut être considérée comme l'expression la plus complète du choc entre les deux méthodes de stratégie opposées. Lorsque l'archiduc Charles a échoué face à Napoléon, une tête vide et un caractère faible ont cédé face à un génie. Mais quand Wellington a si complètement mal compris les intentions de Napoléon et a supposé qu'il prévoyait de manœuvrer les Anglais en arrière pour capturer Bruxelles, et qu'il n'a donc pas réussi à rassembler ses troupes à temps, cela ne peut s'expliquer, dans le cas d'un homme aussi important et d'un soldat exceptionnel comme Wellington, que nous réalisons qu'il était pris dans les attitudes de l'ancienne stratégie.

Si Wellington n'avait combattu qu'en Espagne et avait terminé sa carrière en 1814, nous n'aurions rien du tout à lui reprocher, sauf le fait qu'il n'avait pas été soumis à l'épreuve ultime. Nous aurions alors pu tirer de son caractère des conclusions sur la manière dont il se serait probablement prouvé dans une telle situation. Mais maintenant, en 1815, il a été mis à l'épreuve et a répondu brillamment en tant que tacticien, mais a échoué en tant que stratège. Il n'a résolu que la partie défensive du problème et a appliqué ses méthodes espagnoles là où elles n'étaient plus adaptées. Le succès final complet a été atteint grâce au fait que la direction de l'armée de Blücher et Gneisenau a si brillamment complété la sienne précisément dans ses points faibles.

Chapitre 4 : Scharnhorst, Gneisenau, Clausewitz

Le système de guerre frédéricien avait rencontré pour la première fois le nouveau système français à Valmy, puis avait continué la lutte pendant deux années supplémentaires, 1793 et 1794, et à cette époque, il avait encore montré qu'il était qualitativement supérieur. Pour des raisons politiques, mais militairement invaincue, la Prusse s'était retirée de la guerre au printemps de 1795 à la suite du Traité de Bâle. Lorsque elle croisa à nouveau le fer avec les Français onze ans plus tard, les Français s'étaient entre-temps développés en soldats de Napoléon, et maintenant la Prusse s'effondra au premier coup. Nous ne réalisons pas la pleine nature de cet événement si nous disons avec la reine Louise que la Prusse s'était endormie sur les lauriers de Frédéric le Grand. Aussi fiers qu'ils fussent de la renommée héritée, des mouvements de critique et de réforme étaient également très actifs et l'ancien et le nouveau étaient déjà engagés dans un combat avant la crise. Même avant que les Français eux-mêmes ne soient pleinement conscients de leur propre création en matière de tactique, l'alors major hanovrien Scharnhorst notait dans son journal le 10 juillet 1794 : « La guerre française actuelle va fortement bouleverser le système tactique accepté sur quelques points », et vers la fin du siècle (1797), il écrivit plusieurs essais dans lesquels il développa la phrase « Il est un fait établi que les tireurs d'élite français ont décidé la plus grande partie des affaires dans cette guerre », et il ajouta ses propositions pour le développement des tactiques qui prévalaient encore dans les armées allemandes. Il souhaitait relier organiquement l'ancien et le nouveau. Il lui semblait déplacé d'abandonner la formation linéaire ou de dissoudre toute l'infanterie en tireurs d'élite, mais il proposa que le troisième rang soit utilisé pour la bataille de tirailleurs. De toute façon, le troisième rang n'avait pas été très utile pour la salve, et dans la guerre révolutionnaire, la transition avait déjà été faite vers la formation en deux rangs. Toutefois, appliqué comme règle générale, cela avait entraîné des lignes appréciablement larges et dangereusement fines. Maintenant, en ayant un tiers de l'infanterie avancer comme tirailleurs et en prenant à cet effet non pas le premier rang, mais le troisième, le vieux front bien ordonné et fermement cohésif restait capable de profiter de ses avantages. Mais les tireurs d'élite, qui avançaient autour des flancs des bataillons, renforçaient beaucoup plus intensément le pouvoir de feu de l'ensemble que lorsqu'ils restaient dans le troisième rang du front linéaire, où ils, en outre, reprenaient encore leur place pour renforcer le front en cas d'urgence. Le maintien du front en ordre rapproché pour le tir de salve et enfin pour l'attaque semblait si important pour Scharnhorst qu'il ne voulait même pas que les hommes des deux premiers rangs soient formés à se battre en tant que tireurs d'élite.

Même lorsque Scharnhorst a été intégré au service prussien en 1801, ses idées n'étaient en aucune façon acceptées. Bien sûr, le général prince Hohenlohe a introduit, pour les mêmes régiments silésiens qu'il a plus tard commandés à Iéna, le tir de la troisième ligne (1803). Mais la même année, le maréchal von Möllendorff a émis un ordre à Berlin dans lequel il interdisait directement de viser en tirant ; les soldats étaient censés « maintenir le fusil horizontalement tout en gardant la tête droite ».

Il est clair alors que l'ancien et le nouveau se débattaient déjà en Prusse avant 1806, mais à tous égards importants, l'ancien était inébranlable, et l'armée, dans sa composition, était encore complètement de l'ancien type frédéricien. En tant que tel, cependant, elle n'était pas plus pauvre, comme on pourrait s'y attendre, mais meilleure qu'à l'époque de Frédéric. Sa discipline était inébranlée, et le corps des officiers était courageux, mais l'esprit avait disparu, la direction était misérable, l'ennemi était un géant, et ainsi l'armée devait nécessairement être vaincue. Dans d'autres ouvrages, je me suis exprimé en détail concernant cette période et ces événements, la catastrophe, la reconstruction, et la victoire finale de la Prusse, et je n'ai pas l'intention de répéter ces points ici. Le résultat fut que la Prusse accepta désormais pour elle-même les idées de la Révolution française auxquelles elle avait succombé, se rénova avec l'aide de ces idées, s'étendit à nouveau dans le

domaine militaire encore plus qu'auparavant, et élabora les possibilités ultimes à la fois pratiquement et théoriquement.

Il convient d'ajouter ici que l'Autriche, elle aussi, après la défaite de 1805, a révisé les anciennes tactiques sous la direction de l'archiduc Charles et a mixé de manière astucieuse les tactiques de tirailleurs et de colonnes avec la formation linéaire dans la mesure où cela était possible avec une armée dépourvue de base nationale. J'ai déjà cité ci-dessus (p. 403) l'argumentation du général Mack concernant le rejet des tactiques de tirailleurs. Un témoin critique sur le fait à quel point l'esprit de la vieille pédagogie militaire était différent et à quel point il était nécessairement difficile d'opérer la transition vers le nouvel esprit est un rapport du lieutenant maréchal Bukassowicz au Conseil de guerre impérial en 1803 :

« Dans la guerre turque, une unité de troupes à Besania-Damm a reçu l'ordre d'abaisser ses baïonnettes à la moitié de la hauteur d'un homme, et comme les hommes n'avaient pas appris à faire autre chose, l'unité est restée aussi immobile que Scharnhorst, Genciscnau, Clausewitz comme une statue. Les Turcs en profitèrent et s'enfoncèrent sous les mousquets avec des couteaux dénudés et coupèrent immédiatement les pieds des soldats, à la suite de quoi les troupes durent apprendre par expérience qu'elles devaient frapper avec la baïonnette au commandement « Jab ! »

Les Russes étaient toujours gouvernés par les mots de Souvorov : « La balle est une femme insensée, mais la baïonnette est un homme entier. » En 1813, seuls les régiments légers utilisaient des tactiques de tirailleurs dans l'armée russe ; le reste de l'infanterie n'était pas du tout familiarisé avec le combat individuel.

En Prusse, Scharnhorst, en tant que ministre de la guerre, a transformé l'ancienne armée de mercenaires en une armée nationale populaire en éliminant le recrutement étranger et en établissant l'obligation militaire universelle, que les Français avaient de nouveau abandonnée. Cette idée a rencontré tant d'opposition qu'elle n'a pu être mise en œuvre pendant la période préparatoire, mais seulement au moment de la révolte (9 février 1813). Et au début, elle a également été annoncée seulement pour la durée de la guerre, mais en 1814, elle a de nouveau été mise en œuvre et acceptée définitivement grâce aux efforts de Boyen, le disciple et successeur de Scharnhorst.

Bien que le combat en tant qu'éclaireurs soit devenu d'une grande importance pour les Français, comme nous l'avons vu, il restait une plante non cultivée. En Prusse, comme cela avait déjà été le cas auparavant en Autriche, ces tactiques étaient désormais systématiquement introduites par des règlements basés sur les propositions que Scharnhorst avait déjà formulées par écrit en 1797. La formation linéaire à trois rangs, avec son feu en salve qui balayait tout sur son passage, restait la formation de base. Mais le troisième rang devait se déployer en tant qu'éclaireurs pour la bataille de tireurs, et en cas de nécessité, tout le bataillon pouvait même être dispersé en tant qu'éclaireurs. (À cet égard, Scharnhorst allait désormais au-delà de sa proposition de 1797.)

Le bataillon déployé en ligne n'était pas seulement censé tirer des salves, mais devait également être capable d'appliquer la force de frappe de sa profondeur dans l'attaque. Pour rendre cela possible, Scharnhorst a également établi, conformément au modèle français, la « colonne vers le milieu », large de deux pelotons et profonde de quatre pelotons. Le bataillon était capable de se déployer en ligne depuis cette colonne avec la plus grande rapidité imaginable ou de former la colonne depuis la ligne, puisque les pelotons extérieurs de droite et de gauche se plaçaient simultanément derrière ceux du centre.

"La "colonne vers le milieu" avait une profondeur de douze hommes, ou lorsque les tireurs d'élite étaient déployés, une profondeur de huit hommes (puisque le bataillon comptait quatre compagnies ou huit pelotons). C'était la profondeur normale de la phalange grecque, et donc, selon les concepts plus anciens, c'était toujours une formation linéaire, mais par rapport à la formation en trois rangs établie au cours du dix-huitième siècle, c'était déjà une colonne."

Tout comme Scharnhorst a transféré les idées organisationnelles françaises à la Prusse et en même temps les a renouvelées, Gneisenau, qui avait déjà soutenu Scharnhorst dans la réforme de l'armée, était celui parmi les opposants à Napoléon qui avait complètement adopté la stratégie de ce dernier, de sorte qu'il pouvait frapper le puissant avec sa propre épée. La grande mission des alliés lors de la campagne d'automne de 1813 était de réunir leurs armées, qui étaient en position en

Brandebourg, en Silésie et en Bohême, formant un demi-cercle autour de Napoléon, sur un seul champ de bataille sans donner à l'adversaire l'occasion de les frapper individuellement et de les vaincre de sa position centrale. Cette tâche a été accomplie lorsque l'armée silésienne, alors que Napoléon avait l'intention de s'en approcher après sa traversée de l'Elbe à Wartenburg le 3 octobre, ne s'est pas retirée au-delà de l'Elbe mais, sacrifiant ses communications, a contourné Napoléon et a rejoint l'armée de Schwarzenberg sur la Saale dans le dos de Napoléon. Cette manœuvre a coupé Napoléon de la France et aurait pu aboutir à l'encerclement et à la destruction de toute son armée par les forces supérieures des alliés. Le chef d'état-major de Schwarzenberg, Radetzky, avait également déjà élaboré un plan dans ce sens, qui même jusqu'à notre époque a été mal compris et déformé de la manière la plus grossière, comme si son but n'était pas tant de détruire l'armée française que de la contraindre par manœuvre à se retirer sans bataille dans le sens de l'ancienne stratégie. Le plan ingénieux de Radetzky a été interrompu par l'intervention du tsar Alexandre à la demande de son conseiller militaire, le général von Toll. Les armées alliées se sont à nouveau séparées et ont laissé aux Français un passage libre sur leur route de retraite vers l'ouest.

Un mouvement de type et de hardiesse similaires à la marche de l'Elbe vers la Saale en 1813 a été la marche de 1815 de Ligny via Wavre jusqu'à La Belle-Alliance. Ces deux manœuvres ont été d'autant plus efficaces que Napoléon ne les avait pas anticipées et a donc fait de faux mouvements en 1813 en attaquant dans le vide et en 1815 en omettant de donner l'ordre au corps de Grouchy de rejoindre le champ de bataille au bon moment. « Ces animaux ont appris quelque chose », a-t-il crié.

Pour compléter un grand phénomène dans le monde réel, il doit également avoir sa théorie. Il est suffisamment remarquable que même le penseur théorique qui a pu clarifier les actions stratégiques de Napoléon appartenait à l'armée prussienne — Clausewitz, un disciple de Scharnhorst et un ami de Gneisenau. La manière dont ces trois hommes sont interconnectés est fortement exprimée dans la phrase que Gneisenau écrivit à Clausewitz lorsque les restes de Scharnhorst furent transférés au cimetière des anciens combattants à Berlin depuis Prague, où il était mort : « Tu étais son Jean, et je n'étais que son Pierre, bien que je ne lui ai jamais été déloyal comme l'autre Pierre l'était envers son maître. »

Avant que Clausewitz ne le fasse, le Suisse français Jomini avait déjà entrepris d'analyser l'art de la guerre de Napoléon. C'était un auteur talentueux, largement lu et très prolifique, et il comprenait également bien et décrivait dès 1805 le point décisif de la stratégie napoléonienne, sa volonté d'atteindre la bataille décisive, mais il ne pénétrait toujours pas la vraie nature de l'action napoléonienne et sa stratégie en général. Cela aurait nécessité un élan particulier vers une exploration philosophique profonde qui avait enrichi la vie en Allemagne depuis Kant et Hegel et éveillé chez l'officier prussien l'interprète du dieu de la guerre dont les actes avaient renversé l'ancien monde et forcé l'humanité à en construire un nouveau. Jomini cherchait la nature de la stratégie dans les lignes d'opération et testait les avantages des lignes d'opération intérieures et extérieures. Clausewitz reconnaissait que les bases et les lignes d'opération et d'autres aspects y afférents étaient, il est vrai, des concepts très utiles à comprendre et à clarifier des situations, mais que des règles pour des plans et des décisions ne pouvaient en être dérivées, car en guerre, tous les éléments d'action sont incertains et relatifs. Par conséquent, l'action stratégique ne peut pas être de nature doctrinaire mais doit plutôt jaillir de la profondeur du caractère. La guerre, cependant, est une action de politique, et la stratégie ne peut donc en aucune manière être isolée mais doit toujours être considérée seulement dans sa relation avec la politique. Quiconque se plaint que la politique a interféré dans la conduite de la guerre dit quelque chose qui est logiquement absurde, et ce qu'il veut dire, c'est que l'ingérence politique en tant que telle lui semble fausse. Une politique correcte peut aussi diriger la stratégie de manière correcte—c'est-à-dire à condition que l'homme d'État ne pense pas incorrectement en matière militaire. Dans les moments décisifs les plus critiques, la politique et la stratégie ne peuvent pas être distinguées l'une de l'autre, et l'effet historique universel du grand stratège émane de sa personnalité dans son ensemble. Le plan de guerre modéré de Frédéric au début de la Guerre de Sept Ans et l'intensification de ses plans l'année suivante étaient entièrement déterminés par des facteurs politiques, la considération des alliés de l'impératrice, et non parce qu'il croyait qu'il pouvait sûrement vaincre les Autrichiens avec sa formation de bataille

oblique. Plutôt, parce qu'il avait été imbibé de l'idée de la défaite honorable, il a risqué l'attaque contre des forces supérieures à Leuthen.

La supériorité qui a élevé le Général Bonaparte au-dessus de tous les autres soldats bravés et brillants des armées révolutionnaires était ancrée non seulement dans ses éminentes qualités militaires mais aussi tout autant dans son sens de la politique. Car c'est uniquement sa supériorité politique qui lui a permis de réaliser ses idées stratégiques de grande envergure, parce qu'il envisageait de couronner son succès militaire politiquement avant qu'une réaction ne détruise ce qui avait été acquis. Le fait que Napoléon n'ait pas pris en compte la réapparition des Prussiens le jour de La Belle-Alliance peut logiquement être considéré comme une erreur de sa part difficile à comprendre. Mais c'est précisément ici que réside son héroïsme. S'il avait prévu l'arrivée des Prussiens, il n'aurait pas du tout pu accepter de combattre contre la supériorité oppressive et la période des armées nationales se serait terminée comme celle de Bazaine en 1870, qui dès le départ désespérait du succès et a finalement dû capituler sans avoir mené un combat. Même Napoléon n'a en aucun cas réussi à gagner la campagne contre les nombres écrasants de l'ennemi sous deux commandants comme Wellington et Gneisenau. Mais le fait qu'il se soit approché très près de la victoire et qu'il ait finalement été défait non pas dans la honte mais avec la gloire lui a créé personnellement un éclat inoubliable et pour son peuple une source de force spirituelle dont il a encore et encore tiré une nouvelle vie.

La période allant de la Renaissance jusqu'à la fin de l'ancien régime montre une série ininterrompue de grands soldats et de commandants militaires. Mais dans la première moitié de cette période, nous ne pouvons pas encore affirmer qu'ils méritaient l'appellation de « grand stratège ». Malgré les grandes batailles que nous avons rencontrées, les dimensions des événements militaires ne sont pas assez importantes, ou, pour mieux dire, l'aspect militaire dans la relation globale des choses se déroule encore davantage dans la sphère des actes militaires individuels sur fond politique, plutôt que dans cette unité de la politique et de l'action militaire qui constitue la nature de la stratégie.

Les grands stratèges au sens plein du terme ne commencent qu'avec Gustave II Adolphe. Chez Wallenstein, l'homme d'État et l'organisateur jouent un rôle plus grand que le stratège en tant que tel. Les grands commandants de l'école de Gustave II Adolphe, Cromwell, la série des grands maréchaux français sous Louis XIV, sont surpassés dans la mémoire des générations ultérieures par Eugène de Savoie et Marlborough. Cette période trouve son sommet et sa conclusion avec Frédéric le Grand. Pendant longtemps, on lui a attribué une position spéciale en le considérant comme le précurseur de Napoléon. Nous avons maintenant reconnu ce concept comme faux et l'avons rejeté. Frédéric n'était pas un précurseur mais celui qui a mis fin à une époque et l'a amenée à son point culminant. Ce n'est que par la compréhension philosophique plus profonde de Clausewitz du concept de stratégie en combinaison avec la politique et son analyse psychologique associée de la nature du leadership militaire que la pleine compréhension de la similitude et de la différence entre les deux maîtres de la guerre a été définie. Clausewitz lui-même a reconnu ce résultat de ses réflexions, mais il ne l'a pas mené à terme. Dans un « rapport » qu'il a écrit le 10 juillet 1827 et qui est placé au début de l'œuvre qu'il a laissée, Vom Kriege, il envisage de refaire cette œuvre une fois de plus du point de vue qu'il existe un double art de la guerre, c'est-à-dire celui « dont le but est le renversement de l'ennemi », et celui « dans lequel on ne vise qu'à réaliser quelques conquêtes aux frontières du pays ». La « nature complètement différente » de ces deux efforts doit toujours être séparée l'une de l'autre. Clausewitz est mort en 1831, avant de pouvoir réaliser ce travail. Comblant la lacune qu'il a laissée a été l'un des objectifs du présent ouvrage.

Avec l'apparition des œuvres de Clausewitz après sa mort en 1831, la période napoléonienne de l'histoire de l'art de la guerre touche à sa fin, si l'on peut parler de Scharnhorst, Gneisenau, Clausewitz. Elle conduit vers la nouvelle période dans la mesure où les idées de Moltke étaient construites sur les œuvres de Clausewitz. Cette nouvelle période se définit par son contenu grâce à la nouvelle technologie, non seulement des armes mais aussi des transports et de toutes les ressources de la vie, des chemins de fer et du télégraphe aux denrées alimentaires, qui ont augmenté dans des proportions si illimitées au cours du XIXe siècle.

C'est le point auquel je souhaitais amener ce travail. Ce qui a suivi, inclus dans l'essor phénoménal de la Prusse et son effondrement final, devra être entrepris plus tard par d'autres.